

QUAND LE LAI TON SAIGNE

Sarah Bern



Quand le Laiton saigne

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Souffle de Jupiter	4
Chapitre 2 : L'Horlogerie de la Terreur	9
Chapitre 3 : La Fréquence du Sang	14
Chapitre 4 : Les Mains de Graisse	19
Chapitre 5 : Le Cœur de Laiton	24
Chapitre 6 : Vapeurs Hallucinogènes	29
Chapitre 7 : Le Sabotage de la Grande Pompe	34
Chapitre 8 : La Morsure de l'Acier	39
Chapitre 9 : La Veillée des Pistons	44
Chapitre 10 : L'Enclume du Destin	49
Chapitre 11 : Le Cri du Lion	54
Chapitre 12 : L'Insurrection de Vapeur	58
Chapitre 13 : Cendres et Rouille	62

Chapitre 1

Le Souffle de Jupiter

L'obscurité dans les boyaux de la Suburra n'était jamais totale ; elle était saturée d'une lueur rousse, une incandescence malade qui suintait des jointures de l'airain. Marcus avait le visage plaqué contre la paroi de pierre humide, là où le suintement de l'eau des égouts rencontrait la chaleur suffocante des grandes conduites. Sous sa joue, le granit vibrait d'un bourdonnement sourd, le pouls de Rome, un battement de cœur mécanique qui ne s'arrêtait jamais.

L'air n'était plus qu'un mélange épais de suie de charbon et de vapeur d'huile. Chaque inspiration lui brûlait les bronches, déposant un sédiment de goudron au fond de ses poumons, une gangue noire qu'il recrachait chaque matin en glaires épaisses sur le sol de sa cellule. Il tenait entre ses doigts calleux, dont les empreintes avaient disparu sous l'érosion du métal, une clé de bronze massive.

— Plus vite, chien de fosse !

Le cri fut suivi du claquement sec d'un lanière de cuir de bœuf sur le dos d'un autre esclave, quelques toises plus loin dans la galerie. Marcus ne tressaillit pas. Il connaissait la chanson du fouet ; elle faisait partie de l'orchestration de la forge. Il se concentra sur le sifflement aigu qui s'échappait d'un raccord de la conduite principale, le « Souffle de Jupiter ». C'était une artère de laiton haute de trois hommes, cerclée de fer forgé, qui acheminait la vapeur sous pression depuis les grandes chaudières de la rive droite jusqu'aux palais de la colline du Palatin.

Le sifflement changea de ton. Il devint plus aigu, cristallin, signe que la pression montait dans les chambres de compression. Si le joint de plomb cédait maintenant, la

vapeur à trois cents degrés décapiterait tous les hommes présents dans la galerie avant qu'ils n'aient pu esquisser un geste vers l'échelle de secours.

Marcus glissa sa main gauche, protégée par une mitaine de cuir bouilli et de poix, vers la soupape de décharge. Le métal était si brûlant que le cuir commença à fumer instantanément, dégageant une odeur âcre de bête brûlée. Il sentit la vibration de l'obturateur sous ses doigts. C'était une bête vivante, un monstre de cuivre que l'on gavait de charbon et d'eau pour que Néron puisse avoir ses sols chauffés et ses automates chanteurs.

— La pression monte, murmura-t-il pour lui-même, la voix enrouée par des années de silence et de fumée. Elle veut sortir.

Il engagea la clé sur l'écrou hexagonal. Le métal gémit. Autour de lui, d'autres ombres s'agitaient dans la pénombre, des silhouettes décharnées, les muscles saillants sous une couche de graisse noire et de sueur. Ils étaient les cariatides de ce nouvel empire, les piliers de chair qui soutenaient la gloire de l'acier impérial.

Un garde prétorien, dont l'armure de plaque était recouverte d'un tabard de laine grise pour se protéger des projections d'huile, s'approcha de lui. Il tenait une lampe à huile dont la mèche vacillante éclairait son visage porcin, luisant de transpiration.

— Alors, mécanicien ? Cette fuite ? Si le débit chute aux thermes de l'Auguste, c'est ta peau que l'on tressera pour faire des joints d'étanchéité.

Marcus ne répondit pas. Il pesa de tout son corps sur le levier. Ses muscles se nouèrent, ses tendons se tendirent comme les cordes d'une baliste. La sueur lui brûlait les yeux, mais il ne cilla pas. Il sentait la résistance du métal, le point de rupture où le laiton, chauffé à blanc, risquait de se déchirer comme du parchemin.

Soudain, l'écrou céda d'un pouce. Le sifflement s'apaisa, se transformant en un

grognement sourd. La fuite de vapeur se tarit, laissant place à un silence relatif, troublé seulement par le grondement lointain des pistons de la Grande Pompe, quelque part plus bas dans les entrailles de la terre.

Marcus retira sa main. Le cuir de sa mitaine était carbonisé. Il regarda ses doigts trembler légèrement. Ce n'était pas la peur, mais une fatigue abyssale, une érosion de l'âme qui égalait celle des engrenages qu'il entretenait.

— C'est scellé, dit-il d'une voix monocorde. Pour cette veille.

Le garde cracha un jet de salive noirâtre sur le sol de pierre.

— Remets-toi au travail. Les soupapes du secteur IV réclament de la graisse. Et ne t'avise pas de traîner près des événements. La garde a reçu l'ordre de passer au fil de l'épée tout esclave trouvé hors de sa zone de chauffe.

Le soldat s'éloigna, ses bottes cloutées résonnant sur les dalles humides. Marcus resta un instant immobile, le front appuyé contre la conduite brûlante. Il écoutait. Non pas le bruit des gardes, ni celui de ses compagnons d'infortune, mais le chant secret de la machine. Il y avait une dissonance, une infime irrégularité dans le cycle des pistons qu'il était seul à percevoir. Quelque chose dans la structure même de cette Rome industrielle commençait à se gripper.

Il glissa sa main dans la poche de sa tunique de lin crasseuse et effleura un petit objet métallique qu'il y gardait caché : un sifflet de bronze, façonné avec une précision interdite. Ce n'était pas un outil, mais une clé d'une autre nature.

Il leva les yeux vers la voûte de pierre, là où des conduits plus petits s'élevaient vers la surface, vers la lumière, vers ce monde d'en haut où l'on ignorait tout du prix du confort. Là-haut, Néron rêvait de cités de cristal et de lions mécaniques. Ici-bas, Marcus et les siens préparaient le réveil du volcan de fer.

Il ramassa son pot de graisse, un mélange visqueux de suif animal et de bitume, et se dirigea vers les ténèbres du secteur IV. Chaque pas était une agonie pour ses articulations percluses d'humidité, mais son esprit était ailleurs. Il imaginait la vapeur se transformant en un souffle purificateur, le laiton se liquéfiant sous une chaleur que même les dieux ne pourraient contenir.

Dans les profondeurs de la Suburra, le temps ne se mesurait pas en heures, mais en cycles de pression. Et le cycle touchait à sa fin. Marcus sentait la colère du métal répondre à la sienne. Un jour prochain, les conduites ne se contenteraient plus de siffler ; elles hurleraient la fin d'un monde.

Il s'arrêta devant une immense roue dentée, haute de deux hommes, dont les dents de bronze broyaient l'obscurité avec une régularité de métronome. Il y projeta une poignée de graisse, observant la matière noire se faire engloutir par le mécanisme.

— Mange, murmura-t-il. Mange et grandis. Bientôt, tu n'auras plus faim de graisse, mais de sang.

Une goutte de condensation tomba de la voûte sur son épaule, une larme froide dans cet enfer de feu. Marcus ne la sentit même pas. Il était déjà redevenu une pièce de la machine, un rouage parmi des milliers, attendant l'instant précis où un seul grain de sable suffirait à tout briser.

Au loin, le cri d'un homme supplicié monta dans les puits d'aération, se mêlant au rugissement des fourneaux. C'était le son de Rome en l'an 817 de sa fondation, une ville qui ne respirait plus par les poumons de ses citoyens, mais par les pistons de ses esclaves, une ville de vapeur et de larmes, prête à exploser sous le poids de sa propre démesure.

Marcus resserra sa prise sur sa clé de bronze, ses yeux fixés sur l'obscurité mouvante,

et attendit que le fer lui parle à nouveau.

Chapitre 2

L'Horlogerie de la Terreur

La chaleur dans les entrailles du Grand Ergastule n'était plus une simple température, mais une présence physique, une masse de plomb liquide qui pesait sur les poitrines et brouillait les contours de la réalité. Dans cette crypte industrielle située sous les fondations de la Domus Aurea, l'air n'était qu'un mélange saturé de vapeur d'eau saumâtre et de poussière de lignite. Marcus, accroupi dans l'ombre portée par le fémur de bronze d'un colosse inachevé, essuya son front d'un revers de main qui n'y laissa qu'une traînée de cambouis supplémentaire. Ses doigts, calleux et noircis jusqu'au derme, palpaient les articulations du Lion de Laiton avec la dévotion d'un prêtre examinant des entrailles sacrées.

L'automate était une merveille de cruauté technique. Long de six coudées, son corps était un enchevêtrement de plaques de laiton rivetées, dissimulant un réseau complexe de tubulures de cuivre et de pistons à double effet. Sous la cage thoracique de métal, un foyer de charbon de terre rougeoyait doucement, maintenu en veille par un filet d'air pulsé. Marcus inséra une fine tige de fer dans une soupape de décharge, écoutant le sifflement du gaz. Le son devait être pur, un timbre cristallin qui témoignait de la parfaite étanchéité des joints en cuir bouilli et en poix.

Soudain, le martèlement lointain des marteaux-pilons s'estut. Un silence contre-nature, seulement troublé par le goutte-à-goutte de la condensation, envahit la salle des machines. Marcus se figea. Au sommet de l'escalier de fer qui surplombait l'atelier, une lueur vacillante apparut, portée par une cohorte de prétoriens dont les cuirasses segmentées grinçaient à chaque pas, mues par des servomoteurs hydrauliques fixés à leurs jambières.

Puis, Il apparut.

Néron ne marchait pas ; il semblait flotter, porté par l'arrogance de celui qui se prend pour l'architecte du chaos. Sa toge, d'une pourpre si profonde qu'elle paraissait noire sous la lumière crue des lampes à acétylène, traînait sur le sol jonché de limaille de fer. Son visage était une lune pâle, bouffie par les excès et les vapeurs de laudanum, encadrée par des boucles rousses qui semblaient elles-mêmes forgées dans le cuivre. Derrière lui, le bourdonnement d'un ventilateur portatif, actionné par un jeune esclave, tentait vainement de dissiper l'odeur de soufre qui collait à sa peau.

L'Empereur s'arrêta devant le Lion. Ses yeux, d'un bleu délavé, presque translucides, parcoururent la bête de métal avec une concupiscence effrayante.

— Marcus, murmura-t-il, et sa voix, bien que basse, résonna dans la nef de pierre comme le grincement d'une scie sur l'os. Dis-moi que ce simulacre est prêt à dévorer l'espoir. Dis-moi que les chrétiens ne verront pas une machine, mais la colère de Jupiter faite de vapeur et de crocs.

Marcus s'inclina, le genou dans la poussière de charbon, la tête basse pour ne pas croiser ce regard qui avait déjà condamné des milliers d'hommes à la fournaise.

— César, le cœur de la bête bat au rythme que vous avez commandé. La pression est stable à vingt atmosphères. Les griffes sont rétractiles, actionnées par des ressorts de torsion en acier de Damas. Elle ne se contentera pas de tuer ; elle broiera les os pour en faire de la farine.

Néron s'approcha, tendant une main potelée vers le museau de l'automate. Marcus retint son souffle. Un seul faux mouvement, un piston qui s'emballait, et la main impériale serait sectionnée net par les mâchoires de laiton. Mais le Lion resta immobile, un ronronnement sourd émanant de ses flancs brûlants.

C'est alors que Marcus l'entendit.

Alors que l'Empereur se penchait pour inspecter le travail des graveurs sur le flanc de la machine, un bruit étrange, dissonant, s'éleva au-dessus du murmure de la vapeur. Ce n'était pas le son de l'atelier. C'était un cliquetis sec, irrégulier, une horlogerie malade qui semblait sourdre de sous la poitrine même de Néron. Un *tic-tac* métallique, suivi d'un raclement de pignons mal huilés, s'échappait de l'épaisse cuirasse de soie et d'or que l'Empereur portait sous sa toge.

Le mécanicien, l'oreille affûtée par des années de diagnostic de pannes, identifia immédiatement le son : un régulateur de Watt en fin de course, ou peut-être une soupape de sûreté grippée. La cage thoracique de l'Auguste n'était pas faite de chair et de côtes, mais de fer blanc et de valves. L'Empereur de Rome était lui-même une machine en surchauffe, un mécanisme de survie dissimulé derrière le faste de la pourpre.

Néron se redressa brusquement, ayant sans doute perçu l'attention trop vive de l'esclave. Un tic nerveux agita sa paupière gauche, tandis que le cliquetis sous ses vêtements s'accélérait, devenant un martèlement fébrile.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, esclave ? demanda Néron, ses doigts se crispant sur le pommeau d'un glaive dont la garde était un engrenage stylisé. Cherches-tu à lire l'avenir dans les yeux de ton maître, ou as-tu oublié quelle place occupe un rouage dans mon empire ?

— Je... je vérifiais la résonance du sol, César, balbutia Marcus en baissant les yeux vers les sandales de cuir de l'Empereur. Les vibrations des pompes pourraient dérégler les balanciers du Lion.

Néron laissa échapper un rire qui se termina en une quinte de toux sèche, une toux qui sonnait comme de la vapeur s'échappant d'une chaudière fissurée. Il porta un

mouchoir de lin à ses lèvres ; quand il le retira, Marcus vit, à la lueur des torches, une tache qui n'était pas rouge sang, mais d'un noir huileux, visqueux. Du lubrifiant.

— Le temps est une meule, Marcus, reprit l'Empereur en retrouvant son calme, bien que le bruit de son propre thorax devînt de plus en plus erratique. Il broie les faibles pour huiler le chemin des puissants. Les Jeux de demain ne sont qu'un début. Quand le Lion rugira, le peuple comprendra que la chair est une erreur de la nature, une faiblesse que le feu et l'acier doivent corriger.

Il fit un signe de la main à sa garde. Les prétoriens se mirent en mouvement, leurs articulations hydrauliques sifflant à l'unisson. Néron se détourna, mais avant de quitter l'atelier, il s'arrêta une dernière fois, l'ombre de son profil se projetant, immense et déformée, contre les murs suintants de la voûte.

— Prends soin de ton œuvre, mécanicien. Car si la bête faiblit, si un seul ressort vient à manquer, c'est ton propre corps que j'utiliserai pour combler les manques. J'ai toujours trouvé que les tendons humains faisaient d'excellentes courroies de transmission lorsqu'ils sont correctement tannés.

L'Empereur s'éloigna, laissant derrière lui une odeur de rose fanée et d'huile brûlée. Marcus resta immobile, les mains tremblantes, écoutant le bruit des pas métalliques s'estomper dans les couloirs de pierre. Le silence revint, plus lourd qu'auparavant.

Il se tourna vers le Lion de Laiton. Le foyer dans le ventre de la machine semblait briller d'un éclat nouveau, presque complice. Marcus s'approcha de la tête de l'automate, là où il avait dissimulé, derrière les yeux d'obsidienne, le résonateur de sa propre invention.

Il savait maintenant. Néron n'était pas seulement un tyran fou ; il était une construction, un assemblage de pièces d'usure qui luttait contre la décomposition. Le cliquetis qu'il avait entendu était le signe d'une faille, une fatigue du métal au cœur

même du pouvoir.

Marcus saisit une burette d'huile et versa quelques gouttes sur l'articulation de la mâchoire du lion. Le métal sembla boire le liquide avec une avidité animale.

— Tu l'as entendu, n'est-ce pas ? murmura l'esclave à l'oreille de la bête de cuivre. Il s'enraye. Son cœur de fer s'essouffle.

Il posa son front contre le museau brûlant du Lion. La chaleur lui cuisait la peau, mais il ne recula pas. Dans le vacarme sourd qui reprenait au loin — le cri des pistons, le hurlement des fourneaux, le gémissement des esclaves — Marcus n'entendait plus qu'une seule chose : le rythme de la chute prochaine.

Il se remit au travail, sa clé de bronze à la main. Il devait ajuster la fréquence. Il devait s'assurer que lorsque le Lion ouvrirait la gueule dans l'arène, le son produit ne serait pas un simple rugissement, mais une note si pure, si terrible, qu'elle ferait voler en éclats le cristal de la loge impériale et, avec lui, l'horlogerie précaire qui maintenait encore le tyran en vie.

L'an 817 de Rome touchait à sa fin dans un sifflement de vapeur. Dans l'obscurité de l'atelier, Marcus travaillait, seul témoin du fait que le laiton, parfois, pouvait saigner plus abondamment que les hommes. Ses mains, noires de suie et de graisse, ne tremblaient plus. Chaque tour d'écrou, chaque ajustement de soupape était une prière adressée à un dieu de fer.

Le Lion attendait. Le charbon brûlait. Et sous la ville, dans les veines de plomb de l'Empire, la pression montait, irrésistible, cherchant la moindre fissure pour tout emporter dans une explosion de gloire et de débris.

Chapitre 3

La Fréquence du Sang

La griffe de bronze crissa contre l'établi de chêne massif, arrachant un copeau de bois sombre que Marcus balaya d'un revers de main calleuse. L'air de l'atelier était une mélasse tiède, saturée d'effluves de suif fondu et de l'odeur âcre du charbon de bois qui se consumait dans le foyer voisin. Devant lui, le Lion de laiton reposait sur son socle de fer, une carcasse de métal inerte dont les flancs ouverts laissaient entrevoir un enchevêtrement de bielles, de came et de tuyaux de cuivre. C'était une merveille d'ingénierie, une créature de vapeur née des délires de Néron, mais pour Marcus, ce n'était qu'une bête de plus à dompter avant que le sable de l'arène ne boive le sang des condamnés.

Ses doigts, dont les articulations étaient gonflées par des années de labeur servile, s'insinuèrent dans la cage thoracique de l'automate. Il cherchait une fuite de pression dans le régulateur centrifuge, ce petit mécanisme de boules de plomb qui devait stabiliser le rugissement de la machine. Mais en glissant sa main derrière le réservoir principal, là où le métal aurait dû être lisse et froid, il sentit une aspérité. Un interstice millimétré, invisible à l'œil nu sous la couche de graisse noire.

Avec une précaution de chirurgien, il utilisa un stylet d'acier pour faire levier. Une plaque de laiton, dissimulée sous une gravure représentant les muscles de la bête, pivota avec un déclic métallique étouffé. Un compartiment secret s'ouvrit. À l'intérieur, point de rouages ni de ressorts, mais un rouleau de vélum jauni, serré par un lien de cuir poissé.

Marcus déroula le parchemin sur son établi, le lestant avec deux lourdes clés à griffe. À la lueur vacillante de la lampe à huile, ses yeux s'agrandirent. Ce n'étaient pas des

instructions pour l'entretien de l'automate. C'était une cartographie sacrilège. Les traits à l'encre de Chine dessinaient les entrailles de Rome, non pas ses rues ou ses forums, mais son système vasculaire de plomb et de fer : la Grande Pompe Impériale, la *Magna Antlia*.

Le schéma révélait les points de rupture de la structure colossale qui alimentait les thermes de l'Empereur et les fontaines de la *Domus Aurea*. Des annotations en grec, fines et nerveuses, pointaient vers les vannes de décharge et les soupapes de sécurité. Quiconque possédait ce plan tenait le cœur de l'Empire entre ses mains ; un seul sabotage au bon endroit, et la pression de la vapeur transformerait les palais de marbre en étuves mortelles, faisant éclater les canalisations comme les veines d'un homme frappé par la foudre.

Un frisson, qui n'avait rien à voir avec les courants d'air de l'atelier, parcourut l'échine de l'esclave. Il referma précipitamment le compartiment, dissimula le parchemin dans les plis de sa tunique de lin brut et éteignit la lampe. Le silence qui suivit fut troublé par le grondement sourd et lointain des usines de la Suburra, ce battement de cœur mécanique qui ne s'arrêtait jamais.

Il quitta l'atelier, s'enfonçant dans le labyrinthe des ruelles sombres. Rome, sous le règne du Tyran de Suie, était une forêt de cheminées crachant une fumée grasse qui occultait les étoiles. Les *insulae* de bois et de briques s'élevaient comme des spectres, leurs façades noircies par le charbon. Il évita les patrouilles des prétoriens, dont les armures de plaques articulées grinçaient à chaque pas, et s'engouffra dans une descente d'escaliers dérobée menant aux bas-fonds de la ville.

La taverne du "Soupir de Vulcain" n'était qu'une cave voûtée, enfouie sous les décombres d'un ancien temple. L'air y était saturé de fumée de tabac bon marché et de l'odeur de la *posca* aigre. Des hommes et des femmes, le visage marqué par la suie, les mains tachées de lubrifiant, y parlaient à voix basse. C'était le repaire des "Mains de Graisse", ceux qui faisaient tourner les engrenages de l'Empire mais n'en

recevaient que les miettes de charbon.

Au fond de la salle, assise devant une table de pierre poisseuse, une femme l'attendait. Locusta. Elle ne ressemblait plus à la célèbre empoisonneuse des chroniques passées. Ses cheveux gris étaient noués par un ruban de cuir, et ses doigts étaient jaunis par des acides plus puissants que n'importe quel venin organique. Elle maniait désormais des fluides corrosifs capables de ronger l'acier et des huiles volatiles qui s'enflammaient au moindre contact avec l'air.

— Tu as l'air d'avoir vu une ombre sortir des conduits, Marcus, murmura-t-elle d'une voix qui craquait comme du bois sec.

Marcus s'assit en face d'elle, ses jointures craquant sous l'effort. Sans un mot, il fit glisser le rouleau de vélum sur la table. Locusta l'examina, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse à mesure qu'elle comprenait la nature du document.

— Le Lion... souffla-t-elle. On disait que le concepteur de la bête avait été jeté aux fauves après avoir terminé son œuvre. Je comprends pourquoi maintenant. Il a laissé une lame dans le ventre de son monstre.

— Ce n'est pas une lame, Locusta. C'est le glas de Néron, répondit Marcus, la voix basse mais ferme. Si nous suivons ces tracés, la Grande Pompe ne se contentera pas de s'arrêter. Elle explosera. La vapeur bouillante se répandra dans les galeries souterraines, emportant les fondations de la loge impériale.

Locusta releva la tête, un sourire amer étirant ses lèvres fines.

— Les "Mains de Graisse" attendent un signal, Marcus. Nous sommes des milliers, tapis dans l'ombre des chaufferies, dissimulés sous les pistons des forges. Nous connaissons le métal, nous connaissons sa fatigue. Nous savons qu'à force de chauffer le fer, il finit par plier. Néron croit que Rome est une machine éternelle dont il est le

seul mécanicien. Il oublie que ce sont nos bras qui alimentent le foyer.

Elle posa une main rugueuse sur celle de Marcus. Le contact était chaud, presque brûlant.

— Le plan est simple, poursuivit-elle. Pendant que ton Lion rugira dans l'arène, attirant tous les regards et toute la garde, nous introduirons le composé corrosif dans les injecteurs de la Pompe. Mais il nous faut un point d'entrée que les gardes ne surveillent pas. Ce vélum nous donne l'emplacement exact de la vanne de dérivation. Elle se trouve sous le Colisée.

Marcus sentit le poids de la responsabilité peser sur ses épaules comme une chape de plomb. Le Lion qu'il préparait n'était plus seulement un instrument de mort pour les jeux ; il était le déclencheur d'une déflagration qui allait remodeler la Ville Éternelle.

— La fréquence, dit-il soudain. J'ai ajusté les soupapes du Lion pour qu'il émette une note précise lorsqu'il atteindra sa pleine pression de vapeur. Une vibration de résonance. Si elle est assez forte, elle ne fera pas que briser le cristal de la loge. Elle créera une onde de choc dans les canalisations de la scène.

Locusta hocha la tête, ses yeux fixés sur les schémas complexes de la *Magna Antlia*.

— Alors le sang de Jupiter se transformera en vapeur, et le laiton pleurera des larmes de feu. Ce soir-là, Marcus, il n'y aura plus d'esclaves ni de maîtres. Il n'y aura que la chaleur pure, celle qui forge les épées ou réduit les empires en cendres.

Elle reprit le parchemin et le fit disparaître sous sa lourde cape de laine. Marcus se leva, sentant le goût du fer dans sa bouche. Il devait retourner à l'atelier. Il devait s'assurer que le Lion soit parfait. Car dans le grand mécanisme du destin, il n'était plus un simple rouage. Il était celui qui allait briser la chaîne.

Dehors, la pluie commençait à tomber, une pluie noire, chargée de la suie des quartiers industriels, qui lavait les pavés sans jamais les rendre propres. Marcus remonta sa capuche, ses mains tremblant imperceptiblement. Sous ses pieds, il croyait entendre le grondement de la Grande Pompe, ce monstre de fer qui respirait au rythme de la tyrannie, ignorant encore que ses jours étaient comptés par un homme dont les mains étaient couvertes de la graisse de ses propres entrailles.

Chapitre 4

Les Mains de Graisse

L'obscurité des souterrains du Ludus Magnus ne connaissait pas le repos des hommes, car les machines, elles, ne dormaient jamais. Marcus descendit les marches de pierre suintantes, là où l'air se faisait plus épais, chargé d'une humidité grasse qui collait à la gorge comme un linceul de bitume. Chaque pas résonnait contre les parois de briques sombres, couvertes d'un salpêtre verdâtre que la chaleur des fourneaux transformait en une buée fétide. Sous ses pieds, le sol vibrait, un tremblement sourd et régulier, le pouls de la Grande Pompe qui, plus loin dans les entrailles de la terre, s'échinait à gaver les thermes impériaux de son flot bouillant.

Il atteignit la citerne désaffectée, un espace vaste et voûté où l'odeur du suif rance et du charbon de bois étouffait toute trace d'oxygène. Ils étaient là. Une douzaine d'hommes et de femmes, des ombres parmi les ombres, dont les visages n'étaient révélés que par la lueur vacillante d'une unique lampe à huile de poisson. On les appelait les Mains de Graisse. Leurs tuniques de lin grossier étaient si imprégnées de lubrifiant qu'elles brillaient d'un éclat métallique sous la flamme.

L'un d'eux, un colosse au torse zébré par les morsures de la vapeur, s'avança. Il tenait une fiole de verre sombre. Sans un mot, il en versa le contenu dans le creux de sa paume : un mélange de bitume et de limaille de fer. Marcus tendit ses propres mains, ces outils de chair qu'il ne parvenait plus à laver. Le liquide était froid, visqueux, une onction profane.

— Par l'engrenage qui nous lie, murmura le colosse d'une voix que la fumée avait rendue rauque.

— Par la vapeur qui nous libère, répondit Marcus, la voix ferme malgré le battement désordonné de son cœur contre ses côtes saillantes.

Le pacte était scellé dans le cambouis. Il n'était plus seulement l'esclave-mécanicien du César ; il était le grain de sable dans la roue, la rouille qui ronge le sceptre. On lui remit un petit flacon de vitriol et un schéma tracé à la hâte sur un morceau de cuir tanné. Les Mains de Graisse n'avaient pas besoin de longs discours. Ils connaissaient le langage du métal, celui qui ne ment jamais, contrairement aux oraisons de Néron. Ils se dispersèrent dans les conduits de service, s'évanouissant comme la fumée entre les briques.

Marcus regagna son atelier, une alvéole de pierre encombrée de leviers, de poulies et de cuves de cuivre. Au centre, trônait la Bestia Mechanica : le Lion de laiton. La créature était magnifique et terrifiante. Ses flancs étaient faits de plaques de bronze rivetées, polies jusqu'à ce qu'elles reflètent la lueur rousse des braises. Ses pattes se terminaient par des griffes d'acier trempé, et sa gueule, articulée par un système complexe de pistons hydrauliques, semblait prête à broyer le destin lui-même.

Marcus s'approcha de la bête. Il posa une main sur l'épaule de métal. Elle était tiède. Le Lion respirait presque. Il ouvrit la trappe latérale, révélant le cœur de la machine : une chaudière miniature reliée à un réseau de tubulures de cuivre fines comme des artères. C'est ici que le travail de sabotage devait commencer.

Il ne s'agissait pas de détruire la machine. Une panne franche serait immédiatement repérée par les inspecteurs impériaux. Non, il fallait lui donner une voix. Marcus sortit une lime de précision, un outil interdit dont la finesse aurait fait l'admiration d'un orfèvre. Avec une patience de damné, il commença à inciser la soupape de décharge principale. Il ne retirait que des poussières de métal, infimes, imperceptibles à l'œil nu.

Le but était d'altérer la fréquence de vibration. Si l'entaille était parfaite, lorsque la

pression de vapeur atteindrait son paroxysme dans l'arène, le sifflement ne serait pas un simple bruit sourd, mais une note pure, une fréquence harmonique capable d'entrer en résonance avec le cristal de roche dont Néron avait fait orner sa loge. Un chant de mort pour le tyran, dissimulé dans le rugissement d'un automate.

Soudain, le claquement de caligae ferrées sur le pavé le fit tressaillir. Marcus dissimula la lime dans sa manche et se pencha sur un engrenage secondaire, feignant de graisser un axe de rotation.

Deux prétoriens entrèrent dans l'atelier. Leurs cuirasses de cuir bouilli et de plaques de fer brillaient d'un éclat froid. Leurs visages, dissimulés sous des casques à crinière rouge, étaient des masques d'impassibilité. Derrière eux marchait Decius, le sous-intendant des Jeux, un homme dont la tunique de soie pourpre semblait une insulte à la crasse environnante. Decius portait un mouchoir parfumé à la lavande contre son nez, ses yeux fuyants inspectant chaque recoin de la pièce avec une suspicion malade.

— L'esclave, lança Decius, sa voix aigrette résonnant sous la voûte. Le Lion sera-t-il prêt pour les ides ? L'Empereur s'impatiente. Il veut que le sang des chrétiens soit versé par un dieu de métal, pas par une bête de foire qui s'enraye au premier coup de glaive.

Marcus s'inclina, gardant les yeux fixés sur les bottes de l'intendant, là où la poussière de charbon commençait déjà à souiller le cuir précieux.

— La bête est vigoureuse, Seigneur. Ses pistons sont fermes, sa pression est stable. Elle rugira comme le tonnerre de Jupiter lui-même.

Decius s'approcha du Lion, tendant une main gantée pour effleurer le laiton. Marcus retint son souffle. Si l'intendant remarquait la trappe mal fermée, si son doigt accrochait la limaille fraîche...

— Il y a une odeur de brûlé inhabituelle ici, décréta Decius en fronçant les sourcils. Plus âcre que le charbon de la pompe.

— C'est l'huile de baleine, Seigneur, répondit Marcus sans ciller, le ton monocorde de celui qui a appris à faire de sa voix un rempart. Nous avons dû augmenter la viscosité pour les articulations des pattes arrière. La chaleur la consume plus vite.

L'intendant parut satisfait de l'explication technique. Il n'aimait pas les machines, il les craignait, mais il respectait la logique froide qui les animait. Il fit signe aux gardes de reculer.

— Veille à ce qu'il n'y ait aucun raté, esclave. Si ce lion trébuche dans le sable de l'amphithéâtre, c'est toi qu'on jettera dans la chaudière pour alimenter la Grande Pompe.

Ils sortirent, emportant avec eux l'odeur de lavande, laissant Marcus seul avec le bourdonnement des tuyauteries. Ses mains tremblaient. Il sortit la lime de sa manche. Le métal était chaud contre sa peau.

Il se remit à l'ouvrage. Il devait maintenant ajuster les contrepoids des pistons. C'était une danse délicate entre la physique et la folie. Il utilisait ses doigts pour sentir les vibrations du métal, écoutant le chant des engrenages comme un prêtre écoute les entrailles d'un animal sacrifié. Chaque tour de vis, chaque coup de lime était une prière adressée à un dieu de vapeur et de fer.

Le Lion semblait répondre à ses soins. Sous ses doigts, la machine n'était plus un assemblage inerte de soupapes et de bielles. Elle devenait un instrument de musique macabre. Marcus imaginait déjà le moment : la foule hurlante, l'odeur du sang mêlée à celle de l'huile brûlante, et soudain, ce cri strident, cette note de cristal qui briserait l'illusion de la puissance impériale.

Il travailla ainsi jusqu'à ce que la lampe à huile commence à faiblir, jetant de longues ombres dansantes sur les murs de brique. Ses poumons le brûlaient, chaque inspiration lui rappelant la suie qui s'accumulait dans ses alvéoles, le transformant lentement en une statue de charbon. Mais il ne sentait plus la douleur. Il ne sentait que la puissance du mécanisme sous ses paumes.

Il referma enfin la trappe de laiton. Le Lion était prêt. Il ne manquait plus que l'étincelle, celle qui mettrait le feu à la Rome de métal de Néron. Marcus s'assit sur un banc de bois vermoulu, contemplant son œuvre. Ses mains, noires et calleuses, étaient les outils d'une apocalypse silencieuse. Dans le lointain, il entendit le grondement sourd de la Grande Pompe, un monstre de fer qui croyait encore servir l'Empire, ignorant que ses propres entrailles étaient déjà infestées par la révolte.

Le temps des esclaves de chair touchait à sa fin. L'ère du laiton qui saigne allait commencer, et Marcus, l'homme de suie, en était le premier prophète.

Chapitre 5

Le Cœur de Laiton

Les dalles de porphyre de la Via Sacra ne résonnaient plus sous le pas des citoyens, mais sous le martèlement cadencé des patrouilles de prétoriens, dont les cnémides d'acier grinçaient à chaque flexion. Marcus marchait entre deux colosses de chair et de fer, la tête basse, ses phalanges ankylosées par le froid humide de l'aube. On l'avait arraché à son antre de briques avant que le premier rayon de Phébus ne vienne percer le voile de suie qui suffoquait la Ville Éternelle. Le trajet vers l'Esquilin ne fut qu'une succession de visions infernales : des forêts de grues à vapeur qui s'élevaient vers le ciel comme des bras de suppliciés, et le grondement sourd, omniprésent, des hauts fourneaux qui ne s'éteignaient jamais.

Lorsqu'ils franchirent le seuil de la Domus Aurea, l'air changea de nature. Ce n'était plus l'odeur rance du Tibre ou celle, âcre, du charbon de bois brûlé dans les bouges de Subure, mais un parfum lourd d'encens mêlé à l'effluve métallique du lubrifiant chauffé à blanc. Les murs, autrefois couverts de fresques délicates représentant des nymphes et des pampres de vigne, étaient désormais balafrés par des tuyauteries de cuivre qui serpentaient comme des veines d'airain le long des colonnades.

— Avance, esclave, grogna l'un des gardes en le poussant du pommeau de son glaive. Le divin César n'aime pas l'attente.

Marcus ne répondit rien. Ses yeux de mécanicien détaillaient les soudures, les rivets de laiton, la précision obscène des soupapes de décharge qui crachaient de brefs jets de vapeur contre les plafonds de mosaïque. On l'introduisit dans la chambre impériale, une rotonde de verre et d'acier où le luxe des soies de l'Orient se mariait à la brutalité des machines. Au centre de la pièce, une litière de nacre était entourée

d'un appareillage complexe : un enchevêtrement de pistons en mouvement lent, reliés par des boyaux de cuir bouilli à une silhouette affaissée.

Néron était là.

L'Empereur de Suie n'avait rien d'un dieu. Sa peau, d'une pâleur de cire, semblait translucide sous la lumière vacillante des lampes à huile. Ses cheveux, d'un roux de rouille, collaient à son front trempé de sueur. Mais c'était sa poitrine qui arrêta le regard de Marcus. Une cuirasse de laiton, finement ciselée de scènes de triomphe, était scellée à même son torse par des brides de cuir et des agrafes d'argent. Un soufflet mécanique, actionné par une petite chaudière dissimulée sous le lit, montait et descendait dans un sifflement asthmatique, forçant l'air dans les poumons ravagés du tyran.

— Approche... murmura Néron. Sa voix n'était qu'un râle, un frottement de métal contre de la pierre.

Marcus s'agenouilla sur le tapis de laine pourpre, ses mains noires de cambouis tachant l'étoffe précieuse. Il sentait l'odeur de la maladie, une putréfaction que même les huiles les plus rares ne parvenaient pas à masquer.

— Le rythme... s'est brisé, continua le César en désignant l'appareil de son index boudiné. Le souffle... est court. Les dieux m'ont donné le feu, mais le feu dévore mon sang. Répare-moi, artisan de l'ombre, ou je ferai fondre tes membres pour en faire les charnières de ma prochaine porte.

Marcus leva les yeux. Il vit la peur dans le regard de Néron. Ce n'était pas la peur d'un homme face à la mort, mais celle d'un maître découvrant que son autorité ne peut rien contre la défaillance d'un rouage. L'esclave tendit ses doigts calleux vers la machine. Il sentit la vibration irrégulière de la pompe, le battement désordonné du clapet de décharge.

Il sortit de sa besace de lin ses outils : une clé à crémaillère, une pince fine et une fiole d'huile de baleine purifiée. Avec une lenteur calculée, il dévissa la plaque frontale de la cuirasse. Sous le métal, la vision était atroce. La chair de l'empereur était boursouflée, violacée aux points de contact avec les tubes de bronze qui s'enfonçaient dans sa trachée. Le sang et la graisse se mêlaient en une substance noirâtre qui encrassait les mécanismes.

— Votre divinité exige trop de sa machine, dit Marcus d'une voix basse, sans lever les yeux. La pression est montée au-delà de ce que les soupapes peuvent endurer. Le charbon de l'Ostie est impur, il laisse des dépôts de soufre dans les conduits.

Il plongea ses doigts dans les entrailles de la machine. Il sentait la chaleur du corps de l'homme et celle de la vapeur se confondre. Pendant un instant, son esprit divagua. Il lui suffisait d'un geste. Un coup de pince mal placé, une torsion brusque sur le conduit principal, et le poumon de laiton exploserait, noyant le tyran dans son propre sang et dans l'eau bouillante. Rome serait libérée de ce monstre de métal.

Mais Marcus ne bougea pas. Pas encore. La logique froide de l'engrenage l'emportait sur la haine. Une machine défaillante était une insulte à son art.

Il nettoya les dépôts de suie avec une méticulosité de chirurgien. Il ajusta la tension du ressort de rappel et lubrifia les cames de distribution. Le sifflement aigu de la fuite de vapeur s'apaisa, remplacé par le ronronnement régulier et profond d'un prédateur au repos. Il sentit le corps de Néron se détendre sur les coussins à mesure que l'oxygène, poussé avec une force nouvelle, irriguait ses membres.

L'empereur ferma les yeux, une expression de béatitude cruelle sur le visage.

— Je sens... la puissance, soupira le César. Chaque battement de ce piston est un ordre que je donne au monde. Dis-moi, esclave... entends-tu le chant du progrès ?

Marcus referma la plaque de laiton. Il resserra les vis d'argent, une à une.

— J'entends le bruit de ce qui va se briser, César. Le métal est plus honnête que l'homme. Il prévient toujours avant de céder.

Néron ouvrit un œil, scrutant le visage de l'artisan. Un silence pesant s'installa dans la rotonde, seulement troublé par le tic-tac des horloges à eau et le souffle de la machine. L'empereur tendit une main tremblante et saisit le menton de Marcus, le forçant à lever la tête. Ses doigts sentaient la rose et le fer.

— Tu as des mains d'or et une âme de charbon, Marcus. On m'a dit que tu préparais mon Lion pour les Jeux. On m'a dit que sa crinière cracherait des flammes capables de transformer les condamnés en torches vivantes. Est-ce vrai ?

— Il sera tel que vous l'avez ordonné, Seigneur. Une merveille de destruction.

Néron sourit, dévoilant des dents gâtées.

— Bien. Car si le Lion faiblit, si un seul de ses rouages hésite devant la foule, je te ferai sceller vivant à l'intérieur de sa carcasse. Tu deviendras le cœur de la bête, et tes cris seront la musique de mon triomphe.

Marcus ne cilla pas. Il connaissait déjà le destin du Lion. Il connaissait la fréquence de résonance qu'il avait cachée dans le ventre de cuivre de l'automate. Il savait que lorsque le grand orgue à vapeur du Colisée entonnerait l'hymne impérial, les vibrations feraient voler en éclats non seulement les vitres de la loge impériale, mais aussi les soudures fragiles qui maintenaient en vie l'homme qui lui faisait face.

— Le Lion ne faillira pas, César. C'est Rome qui n'est pas prête pour ce qu'il va rugir.

Il se releva, rangea ses outils dans son sac de toile rugueuse et s'inclina avec une raideur qui n'avait rien de la soumission. Les gardes le saisirent par les épaules pour l'escorter vers la sortie. Alors qu'il franchissait le seuil de la chambre, il jeta un dernier regard en arrière.

Néron, baigné dans la lumière dorée du matin qui filtrait à travers les fumées, semblait déjà faire partie de la machine. Il n'était plus qu'un appendice de viande accroché à un rêve de fer. En sortant du palais, Marcus respira l'air chargé de poussière de la rue. Ses poumons le brûlaient, une douleur familière, presque réconfortante. Il regarda ses mains noires. Elles étaient les instruments d'une fin inéluctable.

Le cœur de laiton de l'Empire battait encore, mais Marcus en connaissait désormais la faiblesse. Il suffisait d'une étincelle, d'un sifflement, d'un murmure de vapeur. Dans l'ombre des forges de Subure, les "Mains de Graisse" attendaient son signal. Et tandis qu'il descendait la colline vers les quartiers populaires, le grondement de la Grande Pompe lui parut, pour la première fois, être celui d'un glas funèbre.

Chapitre 6

Vapeurs Hallucinogènes

Locusta ne marchait pas, elle glissait dans les entrailles de la colline Palatine comme une couleuvre entre les racines d'un chêne séculaire. Sous ses semelles de cuir bouilli, le sol des galeries inférieures était tapissé d'une fine couche de poussière noire, un sédiment de suie que les esclaves ne prenaient plus la peine de balayer. Ici, dans les soutes à combustible qui nourrissaient les poumons de fer de la Domus Aurea, l'air était si saturé de vapeurs de soufre qu'il semblait posséder une consistance solide, un brouillard poisseux qui s'agrippait aux tuniques et s'insinuait dans les bronches. Elle tenait contre son sein une fiole de verre soufflé, enserrée dans une résille de fil d'argent. À l'intérieur, un liquide d'un vert baveux, épais comme du fiel de taureau, semblait palpiter d'une vie propre.

Elle s'arrêta devant le grand tumulus de charbon de terre, une montagne d'ébène luisant sous la lueur vacillante d'une lampe à huile suspendue à un crochet de fer. C'était le charbon des Loges, celui que l'on réservait aux braseros de la garde prétorienne et aux appartements privés de l'Auguste. Un combustible d'une pureté rare, arraché aux entrailles de la Bretagne, censé brûler sans fumée excessive. Locusta esquissa un sourire qui ne découvrit pas ses dents. Elle déboucha le flacon. Une odeur de pourriture douceâtre, mêlée à la pointe acide du cuivre oxydé, envahit l'alcôve.

D'un geste précis, presque rituel, elle versa le poison sur les blocs de roche noire. Le liquide ne coula pas ; il s'étala, cherchant les pores de la pierre, s'infiltrant dans les moindres fissures du minéral. Ce n'était pas un poison pour le sang, mais pour l'esprit. Un distillat d'ergot de seigle, de jusquiame noire et de résines alchimiques récoltées dans les fumeries d'Alexandrie, le tout lié par une huile minérale qui ne s'enflammerait qu'à une température précise. Une fois consommé, ce mélange ne tuerait

pas les hommes. Il leur ouvrirait les yeux sur un monde que la raison refuse de concevoir.

— Brûle bien, sang de Jupiter, murmura-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un froissement de parchemin.

Elle disparut dans les ténèbres au moment même où les premiers esclaves, le dos courbé sous le poids des pelles de bronze, entraient pour charger les chariots.

En haut, dans les galeries de marbre et de laiton, la garde montante prenait position. Decius, un vétéran dont la cuirasse de *segmentata* portait encore les stigmates des campagnes de Germanie, sentit la première bouffée de chaleur monter des bouches d'aération. Le palais respirait. Les pistons massifs, dissimulés derrière les fresques représentant les triomphes de Rome, battaient un rythme sourd, une pulsation qui faisait vibrer les dalles sous ses *caligae*. Les serviteurs venaient de garnir les braseros d'argent qui ponctuaient le long couloir menant au *tablinum* impérial.

Le charbon commença à crépiter. Une fumée inhabituelle, d'une teinte bleuâtre, presque iridescente, s'éleva en volutes paresseuses. Decius fronça les sourcils. Il y avait dans l'air un goût de métal brûlé, une amertume qui lui rappela le champ de bataille après le passage des machines de siège incendiaires. Il inspira profondément, ajustant la sangle de son casque qui lui sciait la mâchoire.

Le changement fut d'abord subtil. Les ombres projetées par les statues de marbre semblèrent s'étirer au-delà du raisonnable. Une effigie de Minerve, dont les yeux étaient des saphirs polis, parut incliner la tête vers lui. Decius cligna des yeux, frotta ses paupières irritées par la suie. Le silence du palais, d'ordinaire troublé seulement par le ronronnement des chaudières, se chargea de bruits parasites. Des cliquetis. Des grincements de dents de fer.

— Tu entends ? demanda-t-il à son compagnon, un jeune homme nommé Lucius,

posté à dix pas de lui.

Lucius ne répondit pas immédiatement. Il fixait le mur opposé, là où une grande horloge hydraulique, merveille de l'ingénierie d'Héron, marquait les heures par le mouvement de petits automates de bronze. Le jeune garde avait la bouche entrouverte, un filet de salive coulant sur son menton.

— Les engrenages, murmura Lucius. Ils sortent de la pierre, Decius. Regarde. Ils dévorent la peinture.

Decius tourna la tête. Sous l'effet des émanations hallucinogènes, la réalité se déchira. La fresque représentant le char du Soleil ne représentait plus Apollon, mais une carcasse de cuivre fumante, dont les chevaux étaient des assemblages de bielles et de pistons crachant une vapeur noire. Les murs de la Domus Aurea semblèrent devenir transparents, révélant les entrailles mécaniques de l'Empire. Pour Decius, ce n'étaient plus des briques et du mortier qui soutenaient le toit du monde, mais des colonnes de pistons monstrueuses, suintantes d'une huile qui ressemblait à du sang coagulé.

Soudain, un bruit de succion retentit derrière lui. Il se retourna brusquement, dégainant son gladius dans un sifflement d'acier. Le couloir était vide, mais la fumée bleue s'épaississait, formant des silhouettes grotesques. Il vit des légionnaires de métal, des spectres aux membres articulés par des charnières rouillées, s'avancer vers lui en silence. Leurs visages étaient des plaques de laiton rivetées, dépourvues de bouches, mais il entendait leurs cris — un hurlement de vapeur s'échappant d'une soupape trop étroite.

— Par les dieux ! hurla Lucius. Ils sont sous ma peau !

Le jeune garde s'effondra, griffant frénétiquement son avant-bras avec la pointe de son poignard. Il était persuadé que des ressorts de montre s'insinuaient dans ses veines, que son sang se transformait en lubrifiant noir. Il tailladait sa propre chair

pour en extirper des rouages imaginaires, ses cris résonnant contre les voûtes de verre.

Decius tenta de s'approcher, mais le sol se déroba. Les dalles de marbre se transformaient en tapis roulants, l'entraînant vers les gueules béantes des fourneaux souterrains qu'il croyait voir s'ouvrir partout. Il vit la statue de Néron, à l'extrémité de la galerie, s'animer. L'empereur de bronze ne souriait plus ; sa mâchoire inférieure tomba, retenue par des chaînes, et de sa gorge jaillit un torrent de charbon ardent.

— La machine exige son tribut ! glapit une voix dans l'esprit de Decius.

Il ne voyait plus ses mains, seulement des pinces de fer. La panique, une terreur primale, animale, s'empara de lui. Il n'était plus un soldat de Rome, mais une pièce d'usure dans un mécanisme immense et cruel qui broyait les âmes pour produire de la force motrice. Il commença à frapper l'air avec son glaive, tranchant les fantômes de vapeur, heurtant les colonnes de porphyre qu'il prenait pour des monstres de tuyauterie.

Dans les cuisines, dans les thermes, partout où le charbon empoisonné de Locusta brûlait, la folie se propageait. Les esclaves s'arrêtaient de travailler, fixant leurs mains avec horreur, convaincus qu'elles devenaient de bois et de clous. Les servantes s'enfuyaient devant des lits qu'elles croyaient voir se transformer en presses hydrauliques prêtes à les broyer.

Au cœur du palais, dans ses appartements privés, Néron restait immobile. Il était assis devant une immense verrière donnant sur la ville. La fumée bleue flottait aussi ici, mais pour lui, le délire était une extase. Il voyait Rome entière comme une horloge colossale dont il était le ressort principal. Les incendies qui couvaient dans les quartiers populaires n'étaient que les étincelles nécessaires à l'allumage d'un moteur divin. Il ne voyait pas la détresse de ses gardes, il n'entendait pas les hurlements de Lucius qu'on traînait sur le sol, les bras en lambeaux.

— Voyez-vous cela, Acté ? chuchota l'Empereur à la femme qui se tenait, terrifiée et livide, dans l'ombre. Les fils de la Parque ne sont plus de laine. Ils sont de cuivre. Et c'est moi qui tiens la cisaille.

Il tendit la main vers la fumée, tentant de saisir une forme géométrique qui flottait devant ses yeux, un polyèdre de lumière et de vapeur. Ses doigts, tachés de la graisse des automates qu'il aimait démonter, tremblaient d'une excitation fiévreuse.

Dehors, dans la nuit de Rome, le peuple de la Subure levait les yeux vers le Palatin. La colline impériale semblait envelopper d'un halo surnaturel, une lueur d'un bleu électrique qui ne ressemblait à aucun feu connu. Un grondement sourd, plus profond que d'ordinaire, montait des entrailles de la terre. Ce n'était pas le battement de cœur de la cité, mais le râle d'un organisme malade, empoisonné par son propre progrès.

Marcus, tapi dans l'ombre d'un porche de briques, observait la silhouette massive de la Grande Pompe. Il sentait l'odeur du poison dériver sur le Tibre, portée par un vent mauvais. Il savait que là-haut, les loups de fer commençaient à mordre leurs maîtres. Il serra les poings, sentant la suie s'écraser sous ses ongles. L'heure n'était plus à la réparation, mais à la rupture. La vapeur n'était plus une force domestiquée ; elle devenait un spectre, un dieu vengeur né de la crasse et de l'injustice.

Le premier cri d'une sentinelle tomba des remparts du palais, un son long et déchirant qui se perdit dans le fracas des pistons. Rome, la Ville Éternelle, ne brûlait pas encore de flammes, mais elle se consumait déjà dans la fièvre froide du métal.

Chapitre 7

Le Sabotage de la Grande Pompe

L'obscurité dans les boyaux de la Subura n'était jamais totale ; elle était saturée d'une lueur rousse, une incandescence malade qui suintait des briques poreuses, nourrie par les foyers éternels des bas-quartiers. Marcus avançait le premier, le dos voûté sous le poids d'une lourde clé à crémaillère en fer forgé, sa paume épousant le métal froid pour en calmer les vibrations. Derrière lui, une dizaine d'ombres loqueteuses glissaient en silence, les pieds enveloppés de chiffons de lin pour étouffer le claquement des sandales sur le pavé gras. C'étaient les Mains de Graisse : des fondeurs au torse brûlé, des chauffeurs de chaudières dont les yeux ne supportaient plus la lumière du jour, et d'anciens esclaves des mines de soufre, le visage mangé par les acides.

L'air était une soupe épaisse de suie et de graisse de bœuf rance, le lubrifiant universel qui permettait aux rouages de l'Empire de ne pas s'entre-dévorer. À mesure qu'ils approchaient du Secteur IV, le martèlement des pistons devenait une présence physique, une percussion qui résonnait dans la cage thoracique de Marcus, s'accordant malgré lui au rythme de son propre sang.

« Là, chuchota Lucius, un ancien légionnaire dont le bras gauche avait été remplacé par une prothèse de cuivre articulée par des pistons miniatures. La garde prétorienne de la vapeur. »

Au bout de la galerie, une arche monumentale s'ouvrait sur la salle de la Grande Pompe. Le spectacle était dantesque. Un cylindre de bronze haut de trente coudées trônait au centre de la nef, semblable à une idole monstrueuse. Des tuyaux de plomb, gros comme des troncs de chênes séculaires, s'en échappaient pour s'enfoncer dans les

murs de travertin, portant l'eau pressurisée vers les palais de la colline du Palatin. Deux sentinelles en cuirasse segmentée montaient la garde, leurs casques à crinière rouge brillant d'un éclat sinistre sous les torches au naphte. Ils portaient des manubalistes à répétition, des armes complexes dont les réservoirs d'air comprimé sifflaient doucement.

Marcus fit un signe bref. Il ne s'agissait pas d'une bataille, mais d'une incision chirurgicale. Il connaissait cette machine ; il en avait poli les bielles pendant trois hivers. Il savait que le cœur de la bête ne battait pas dans le cylindre, mais dans la soupape de décharge, une pièce de laiton massif dissimulée sous le caillebotis de fer.

L'assaut fut fulgurant. Lucius se jeta sur le premier garde, sa main de métal se refermant sur la gorge de l'homme avec un craquement sec de cartilage broyé. Les autres Mains de Graisse se ruèrent sur la seconde sentinelle avant qu'elle ne puisse actionner la détente de son arme. Il n'y eut pas de cri, seulement le bruit sourd d'un corps s'effondrant sur la pierre et le tintement d'un casque roulant au sol.

« Vite, grogna Marcus. La pression monte, je l'entends au sifflement des joints. »

Il s'agenouilla sur la grille métallique, ignorant la chaleur qui commençait à cloquer la peau de ses genoux. Sous ses doigts, le sol tremblait. Il inséra sa clé dans le logement de la valve de sécurité. La résistance était colossale. La vapeur, emprisonnée, hurlait derrière le métal comme un dieu captif.

« Aidez-moi ! »

Trois hommes s'agrippèrent au manche de l'outil. Les muscles des bras de Marcus se tendirent à rompre, les veines de son cou saillirent sous la couche de charbon. Dans un gémissement de métal supplicié, la valve commença à tourner. Un filet de vapeur blanche, brûlante, s'échappa avec un cri strident, cisillant l'air.

Soudain, un fracas retentit à l'autre bout de la salle. Une herse de fer venait de tomber, bloquant l'issue principale. Des pas cadencés résonnèrent sur les dalles supérieures.

« Les Vigiles ! » s'écria une femme du groupe, brandissant un levier de fer.

Marcus ne détourna pas le regard. Il sentait le laiton céder sous l'effort. « Encore un tour ! Si nous ne brisons pas le cycle maintenant, la pression retournera aux réservoirs centraux et rien ne changera ! »

En haut, sur la balustrade de marbre qui surplombait la forge, une silhouette apparut. C'était un centurion des cohortes urbaines, mais une version cauchemardesque de la fonction. Son armure était reliée par des tubes de cuir à un sac à dos de cuivre crachant une fumée noire. D'un geste lent, il leva un bras terminé par une lance thermique dont la pointe rougeoyait déjà d'un éclat blanc.

Le premier jet de feu liquide frappa le caillebotis à quelques pieds de Marcus, transformant le fer en une mare bouillonnante. L'odeur de l'ozone et de la chair brûlée emplit instantanément l'espace.

« Lucius, retiens-les ! » hurla Marcus.

L'ancien soldat s'élança vers l'escalier, sa prothèse de cuivre cliquetant furieusement. Il ramassa le bouclier d'un garde tombé et s'en servit pour parer une seconde décharge de feu. Les Mains de Graisse, armées de simples outils et de leur rage, se jetèrent dans la mêlée. C'était le choc de la chair contre la vapeur, de la sueur contre l'acier trempé.

Marcus donna un dernier coup de rein. La valve de laiton sauta de son logement, propulsée par une force invisible. Un geyser de vapeur surchauffée jaillit vers la voûte, emportant tout sur son passage. Le son fut assourdissant, un rugissement qui effaça les cris des mourants et le fracas des armes.

L'effet fut immédiat. Privée de sa régulation, la Grande Pompe s'emballa. Le balancier de bronze, privé de la résistance de l'eau, commença à battre l'air avec une violence erratique. Les engrenages de transmission, n'étant plus synchronisés, commencèrent à cracher leurs dents de fer. Des éclats de métal volèrent dans toute la salle, fauchant amis et ennemis sans distinction.

Marcus se plaqua contre le sol, sentant l'eau bouillante ruisseler autour de lui. Il vit le centurion sur la balustrade perdre l'équilibre alors que la structure de pierre commençait à se fissurer sous les vibrations monstrueuses de la machine en agonie. La Grande Pompe ne pompait plus ; elle se dévorait elle-même.

À travers le rideau de vapeur, Marcus aperçut Lucius. Le vétérán était debout, adossé à une colonne, son bras de cuivre arraché, regardant avec un sourire farouche le chaos qu'ils avaient déclenché. La lumière des torches vacillait, étouffée par le brouillard blanc.

Puis, le silence tomba. Pas un silence de paix, mais un silence de mort mécanique. Le battement de cœur de Rome venait de s'arrêter.

Marcus se redressa péniblement, ses mains brûlées tremblant violemment. Il regarda ses compagnons. Seuls trois d'entre eux étaient encore debout, silhouettes fantomatiques émergeant de la brume. Lucius ne bougeait plus.

Au-dessus d'eux, dans les profondeurs de la ville, on entendait désormais d'autres bruits. Ce n'étaient plus les pistons, mais les cris d'une foule qui, privée d'eau et de lumière, commençait à comprendre que les dieux d'acier étaient mortels. La pression hydraulique chutait dans tous les quartiers, les fontaines impériales se tarissaient, et les ascenseurs de la Domus Aurea se figeaient dans leurs puits de marbre.

Marcus ramassa sa clé de fer, désormais tordue et inutile. Il cracha un mélange de

sang et de suie sur le cadavre de la machine. Le sabotage n'était qu'une étincelle, mais dans cette Rome saturée de charbon et de haine, une étincelle suffisait pour transformer l'Empire en un bûcher de métal.

Il se tourna vers la sortie, marchant sur les débris de laiton et de verre. La nuit romaine l'attendait, et pour la première fois depuis des générations, elle serait noire, profonde et hurlante de liberté.

Chapitre 8

La Morsure de l'Acier

L'ombre de la Suburra n'était plus ce linceul protecteur où les parias de l'enclume venaient panser leurs brûlures ; elle était devenue une gueule béante, saturée d'une humidité poisseuse que le charbon ne parvenait plus à consumer. Marcus sentait le froid s'insinuer sous sa tunique de lin rêche, une morsure plus tranchante que le givre des Alpes. Autour de lui, dans les entrailles de la tannerie désaffectée qui servait de refuge aux Mains de Graisse, le silence était un poids. Ce n'était pas le silence paisible des champs de l'Ombrie, mais celui, terrifiant, d'une machine dont le cœur s'est arrêté de battre. La Grande Pompe s'était tue, et avec elle, le pouls de la cité de laiton.

Septimus était assis en face de lui, ses mains calleuses jouant nerveusement avec un écrou de bronze. La lueur d'une unique lampe à huile de baleine projetait des ombres déformées sur les murs suintants de salpêtre. L'air sentait le suif rance et l'ozone.

— Tu entends ça, Marcus ? murmura Septimus, la voix brisée par une toux de mineur. C'est le bruit de la fin. Néron ne pardonnera pas le silence des eaux.

Marcus ne répondit pas. Il était occupé à huiler la cannelure de son avant-bras gauche. Sous le cuir bouilli et les bandages imprégnés de poix, on devinait une structure anormale, une protubérance de fer et de cuivre qui semblait faire corps avec son radius. C'était son chef-d'œuvre de douleur, un outil de précision greffé à même la chair par la nécessité du désespoir. Il serra le poing, et un cliquetis métallique répondit à la tension de ses tendons.

Soudain, le lourd battant de chêne de la porte vola en éclats sous l'impact d'un bélier

hydraulique. La vapeur envahit la pièce en un sifflement strident, obscurcissant la vue, tandis que le fracas des *caligae* ferrées sur les dalles de pierre annonçait l'irruption de la Garde Prétorienne. Mais ce n'étaient pas les soldats ordinaires du Palatin. C'étaient les traqueurs de l'Empereur, vêtus de cuirasses de bronze noirci, leurs visages dissimulés derrière des masques respiratoires aux filtres de charbon actifs, semblables à des insectes monstrueux surgis des forges de Vulcain.

— Ne bougez pas, vermine du cambouis ! hurla une voix étouffée par un diaphragme de laiton.

Septimus ne lutta pas. Il se contenta de lever les yeux vers Marcus, et ce dernier y lut une lueur qu'il n'avait jamais vue : non pas la peur, mais la honte. La trahison avait le goût du cuivre froid. Septimus avait vendu le secret des Mains de Graisse pour une poignée de sesterces d'or et, sans doute, la promesse d'un poumon neuf, loin des mines de soufre.

Deux gardes se jetèrent sur Marcus. Il tenta de faire jouer le mécanisme de son bras, mais un coup de hampe de lance, renforcée d'acier, le frappa à la tempe. Le monde bascula dans un tourbillon de suie et d'étincelles.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était enchaîné à un montant de fonte, dans les entrailles d'un char de transport impérial. Le véhicule vrombissait, ses pistons crachant une fumée noire par des événements latéraux. Il sentait le sang sécher sur son front, collant ses cils. À travers la grille de la lucarne, il voyait Rome s'embraser. Sans l'eau des thermes pour refroidir les fourneaux de la ville haute, des incendies s'étaient déclarés, léchant les structures de verre de la *Domus Aurea*.

— L'artisan du chaos se réveille, grinça une voix.

C'était le centurion Varro, un homme dont la moitié du visage avait été remplacée par une plaque de laiton gravée de lauriers. Il s'approcha de Marcus, une pince de forge

chauffée au rouge à la main.

— L'Empereur veut savoir où se trouve la clé de résonance du Lion. Il dit que tu as caché un chant de mort dans ses rouages. Parle, et je t'offrirai une mort rapide avant que la vapeur ne t'ébouillante.

Marcus fixa la plaque de métal sur le visage de son bourreau. Il ne voyait pas un homme, il voyait un assemblage mal ajusté, une erreur de conception.

— Le lion ne chante pas pour les tyrans, Varro, cracha Marcus. Il rugit pour ceux qui l'ont forgé.

Le centurion grogna et approcha la pince incandescente de la poitrine de l'esclave. C'est à ce moment que Marcus sentit la vibration. Le char passait sur un pavage irrégulier, et les secousses répétées agissaient sur le mécanisme de son bras, resté bloqué lors de sa capture. Il devait agir maintenant, avant que la chaleur de la pince ne consume ses forces.

Il contracta le muscle de son épaule d'une manière précise, un mouvement qu'il avait répété des milliers de fois dans l'obscurité de son atelier. Sous le bandage, le ressort de torsion, fabriqué dans un acier de Damas d'une souplesse infinie, se libéra.

Clac.

La lame cachée, un poinçon de tungstène conçu pour percer les plaques de blindage, jaillit de son poignet. Mais le mécanisme, encrassé par la suie de la tannerie et faussé par le choc de l'arrêt, ne se déploya pas totalement. Le levier de rappel resta coincé, et Marcus sentit une douleur fulgurante lui traverser la main. L'un des engrenages miniatures, emporté par l'inertie du ressort, venait de mordre profondément dans la base de son annulaire.

Il ne hurla pas. Il utilisa cette agonie comme un levier pour sa volonté. Dans un mouvement de torsion désespéré, il projeta son poing vers l'avant. La lame de tungstène s'enfonça dans la jointure de la cuirasse de Varro, juste sous la gorge, là où le bronze laisse place au cuir.

Le centurion lâcha la pince rougeoyante, ses mains cherchant vainement à boucher la fuite de vie qui s'écoulait de son cou. Marcus ne perdit pas une seconde. Il utilisa la force du mourant pour s'extraire de ses liens, mais le prix fut terrible. Son doigt, pris dans les dents d'acier du mécanisme de son bras, fut sectionné net alors qu'il arrachait sa main du carcan.

Un cri étouffé mourut dans sa gorge. Il regarda son moignon sanglant, l'os blanc affleurant dans la pénombre, tandis que le mécanisme de son bras, désormais nourri de son propre sang, continuait de cliqueter de manière erratique. La douleur était une symphonie stridente qui lui vrillait le crâne, mais l'adrénaline, ce combustible de l'âme, le maintenait debout.

Il se jeta contre la porte arrière du char. Le verrou était un système complexe à double détente. Marcus, malgré la perte de connaissance qui le menaçait, plaça son oreille contre le métal brûlant. Il écouta le chant des culbuteurs, le rythme de la vapeur. Avec sa main valide, il saisit une tige de fer qui traînait au sol et l'inséra dans le mécanisme de verrouillage. Il ne chercha pas à forcer ; il chercha la fréquence, le point de rupture.

Un craquement sec. La porte s'ouvrit sur le chaos de la nuit romaine.

Marcus roula sur le pavé brûlant, manquant de se rompre le cou. Autour de lui, la Suburra était un brasier. Les **insulae** de bois s'effondraient dans des nuages de cendres, tandis que les automates de surveillance, privés de leurs ordres centraux, erraient dans les rues en broyant les passants de leurs membres de cuivre.

Il se releva péniblement, serrant son bras mutilé contre sa poitrine. Le sang imbibait sa tunique, traçant une route sombre sur le lin gris. Il devait atteindre les égouts, le seul endroit où la logique de Néron ne pouvait l'atteindre.

Alors qu'il s'enfonçait dans une ruelle étroite, il s'arrêta un instant pour regarder ses mains. La gauche n'était plus qu'une extension de la machine, un hybride de chair déchirée et d'acier poli, désormais orpheline d'un doigt. Il comprit alors que le sacrifice était complet. Il n'était plus Marcus l'esclave, ni Marcus le mécanicien. Il était devenu l'outil lui-même, une pièce d'usure dans le grand engrenage de la révolution.

Le rugissement lointain d'une machine de guerre impériale résonna sur le Forum. Marcus sourit, les dents noircies par la suie. La morsure de l'acier était profonde, mais elle l'avait enfin libéré de sa condition d'homme de chair. Il disparut dans la gueule d'une bouche d'égout, laissant derrière lui une traînée de sang et de limaille de fer sur le marbre de la Ville Éternelle.

Chapitre 9

La Veillée des Pistons

La pluie de suie tombait sur la Suburra comme une malédiction de Vulcain, une ondée grasse et tiède qui transformait la poussière des rues en un limon noir et visqueux. Dans les entrailles d'une officine désaffectée, là où l'odeur du suif rance luttait contre les émanations de soufre, Marcus ne percevait le monde extérieur que par les vibrations sourdes des marteaux-pilons impériaux qui frappaient, infatigables, au-delà du Tibre. La cave était étroite, étayée par des poutres de chêne noirci que l'humidité faisait gémir. Seule la lueur vacillante d'une lampe à huile de poisson éclairait l'autel de métal dressé au centre de la pièce : le Lion de laiton.

L'automate reposait sur un tréteau de fer, une carcasse de cuivre et de bronze dont les flancs ouverts révélaient une anatomie de cauchemar. Marcus, les genoux enfoncés dans la terre battue, plongeait ses mains dans les entrailles de la bête. Ses doigts, dont les articulations craquaient comme de vieux ressorts, parcouraient les tubulures de plomb et les soupapes de décharge avec une dévotion de prêtre. Sa main gauche, ce moignon de chair et d'acier où les fils d'étain s'entrelaçaient aux tendons meurtris, tressaillait à chaque contact avec le métal froid. Il ne sentait plus la douleur, seulement la cadence. Le rythme du piston central, encore immobile, semblait battre dans ses propres tempes.

Il saisit une petite lime d'orfèvre pour ajuster une came de distribution. Le crissement de l'acier sur le laiton était le seul psalme qu'il connaissait encore.

— Le temps s'écoule, Marcus. Les sabliers de Néron ne s'arrêtent jamais pour les hommes de notre sorte.

La voix de Locusta était un murmure sec, semblable au froissement d'un parchemin ancien. Elle se tenait dans l'ombre, au fond de la cave, là où les étagères ployaient sous le poids de fioles de verre soufflé et de jarres en terre cuite. Ses mains, protégées par des gants de cuir bouilli, manipulaient des poudres d'un blanc de craie et des liquides aux reflets de bile. Elle ne regardait pas la machine. Pour elle, le Lion n'était qu'une enveloppe, un vase destiné à porter le venin qu'elle distillait avec une patience de scorpion.

— La résonance est presque calée, répondit Marcus sans détourner les yeux de l'engrenage. Si le sifflement n'atteint pas la note juste, le cristal de la loge impériale ne fera que vibrer. Il doit éclater. Je veux que Néron reçoive chaque éclat dans sa chair de soie.

Il inséra une fine lamelle d'acier trempé dans le gosier de la machine, juste derrière la valve de décompression. C'était là que résidait le secret. Lorsque la vapeur monterait en pression sous l'effet de la fournaise interne, l'air expulsé ne produirait pas un rugissement, mais une fréquence pure, une note d'une acuité insupportable, capable de briser la structure même des matériaux les plus nobles.

— Tes mélanges, Locusta ? Sont-ils prêts à embraser le cirque ?

La femme s'approcha de la lumière. Son visage, creusé par les vapeurs acides, ne conservait aucune trace de la beauté passée de la célèbre empoisonneuse. Elle déposa sur l'établi trois sphères de fer blanc, scellées par de la cire rouge.

— Le feu grégeois est une plaisanterie de garnison comparé à ceci, murmura-t-elle. J'ai mêlé le naphte des provinces d'Orient au bitume de Judée et à un sel que les marchands de la route de la soie nomment le souffle du dragon. Une fois que ton lion aura ouvert la voie par son cri, ces globes transformeront le sable de l'arène en un lac de métal fondu. Les prétoriens ne seront que des flambeaux de chair dans leurs cuirasses de bronze.

Marcus hochâ la t#^te, le regard fixé sur un petit pignon qui refusait de s'enclencher. Il utilisa la pointe de son stylet pour forcer la pi#^ce. Un mince filet d'huile noire coula sur son pouce, se m#^langeant à la crasse incrust#^e sous ses ongles. Il porta le doigt à sa bouche, go#^tant le lubrifiant. Trop acide. Il fallait ajouter de la graisse de baleine pour que le mouvement soit fluide, pour que la machine ne s'enraye pas au moment crucial.

Le silence retomba sur la cachette, seulement troubl#^e par le clapotis de la pluie noire dans la ruelle et le sifflement d'un r#^chaud o#^u Locusta faisait r#^duire une solution de vitriol. Marcus se rem#^mora les visages des "Mains de Graisse", ces ouvriers des forges, ces esclaves des mines de charbon de l'Ostie, dont les poumons n'#^taient plus que des sacs de suie. Ils attendaient tous. Ils attendaient que le lion rugisse pour sortir de l'ombre des insulae, arm#^s de cl#^s à molette et de barres à mine, pour reprendre Rome aux dieux de vapeur.

Il se pencha davantage sur le poitrail de l'automate. Il devait encore r#^gler le d#^clencheur thermique. Ses doigts effleur#^rent une plaque de cuivre grav#^e de caract#^res grecs, un vestige des sch#^mas d'H#^ron qu'il avait sauv#^s des flammes de la Grande Biblioth#^que. C'#^tait une h#^r#^sie m#^canique, une fusion entre la g#^om#^trie sacr#^e et la brutalit#^ de l'industrie.

— Regarde-le, Locusta, souffla Marcus. Il est plus beau que n'importe quel dieu du Capitole. Il n'a pas besoin de pri#^res, seulement de charbon. Il ne pardonne pas, il n'oublie pas. Il est la logique pure de notre haine.

— Il est un tombeau, Marcus, r#^pliqua-t-elle en transvasant un liquide #^meraude dans une fiole. Un tombeau pour l'ordre ancien. Demain, quand le soleil se l#^vera sur le Colis#^e, il n'y aura plus de citoyens, plus d'esclaves. Il n'y aura que la chaleur.

Marcus saisit une cl#^ de serrage et l'appliqua sur le boulon principal du r#^gulateur de

pression. Il contracta ses muscles, sentant la résistance du métal. Sa prothèse mécanique grinça, les câbles de cuivre se tendant sous sa peau de cuir. Dans un effort qui lui arracha un grognement, il donna le dernier quart de tour. Un déclic sec résonna dans la cave, un son définitif, comme le verrou d'une cellule que l'on ferme.

Le Lion de laiton sembla tressaillir. Dans l'obscurité de ses orbites vides, Marcus crut voir briller un reflet, une lueur résiduelle de la forge où il avait été coulé. La machine était prête. Son cœur de fonte attendait l'étincelle. Son gosier de bronze était chargé du cri qui allait mettre fin à l'éternité de Rome.

Marcus se redressa lentement, ses vertèbres craquant une à une. Il essuya ses mains souillées sur son tablier de cuir brûlé. Ses yeux, rougis par le manque de sommeil et les fumées, se tournèrent vers la petite lucarne qui donnait sur le niveau de la rue. Là-haut, la pluie de suie s'intensifiait, noyant les colonnades de marbre dans une obscurité industrielle. Le grondement des machines impériales semblait s'apaiser, laissant place au silence lourd de la veillée.

— Demain, dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un frottement de limaille.

— Demain, répéta Locusta en rangeant ses poisons.

Il posa une main tremblante sur la tête froide du lion. Le métal était rugueux, strié de marques de fonderie qu'il n'avait pas pris le temps de polir. Ce n'était pas nécessaire. La beauté ne servait à rien dans la forge de la révolution. Seule comptait la puissance de l'impact, la précision de la rupture. Il sentit sous sa paume la vibration résiduelle de la ville, le pouls de la Grande Pompe qui, à quelques milles de là, battait pour alimenter les plaisirs de l'Empereur de Suie.

Marcus ferma les yeux. Il voyait déjà le Colisée, la fumée noire s'échappant des orifices de la bête, le sifflement qui déchirerait l'air et le verre, et la panique dans les yeux de Néron quand il comprendrait que son empire de métal n'était qu'un immense

bûcher dont il était le principal combustible. Il n'y avait plus d'hommes, plus de machines. Il n'y avait que l'engrenage du destin, dont les dents de fer commençaient enfin à s'emboîter.

Chapitre 10

L'Enclume du Destin

Le soleil n'était plus qu'une obole de cuivre terni, suspendue au-dessus d'un dôme de suie épaisse qui étouffait Rome. Sous ce linceul de charbon, l'Amphithéâtre Flavien ne respirait pas ; il haletait par ses mille soupirails de fonte, rejetant des bouffées de vapeur fétide qui se mêlaient à l'odeur du sang frais et du suif brûlé. Marcus, tapi dans l'obscurité moite du sous-sol, sentait la pierre vibrer sous ses pieds calleux. Ce n'était pas le piétinement de la foule qui faisait trembler les fondations de travertin, mais le battement sourd, cyclopéen, des pistons de la Grande Pompe, dont les tubulures de bronze couraient le long des voûtes comme les veines d'un titan agonisant.

Autour de lui, le *hypogéum* était une forge infernale. Des esclaves, le torse luisant d'une sueur noire, s'échinaient à alimenter les foyers des chaudières avec des pelletées de houille grasse. Le vacarme était assourdissant : le grincement des treuils, le sifflement des soupapes de sécurité et les hurlements des dresseurs qui aiguillaient les bêtes mécaniques à coups de barres de fer rougies au feu.

« La soupape de décharge, Marcus ! Elle pisse le vitriol ! » hurla un homme dont le visage n'était plus qu'une croûte de limaille et de cicatrices.

Marcus ne répondit pas. Il ne l'entendait d'ailleurs pas vraiment. Ses doigts, dont les ongles étaient bordés d'un liseré de cambouis ineffaçable, caressaient le flanc du Grand Lion. La créature de laiton reposait sur son socle de bois de chêne, immense, immobile, mais chargée d'une tension latente qui faisait grésiller l'air environnant. Marcus sentait la chaleur irradier de la carapace de métal. Sous les plaques rivetées, l'eau bouillait dans les réservoirs de cuivre, et les engrenages de précision, polis au sable fin, attendaient le débrayage des cames pour libérer leur fureur cinétique.

Il ajusta une dernière fois le régulateur de pression. Une minuscule goutte d'huile de lin perla sur un joint de cuir bouilli. Il l'essuya du pouce avec une dévotion presque religieuse. Ce lion n'était pas une machine de divertissement, c'était un blasphème de fer, une hérésie de vapeur conçue pour déchirer le voile d'illusion que Néron avait jeté sur l'Empire.

Un coup de gong retentit, étouffé par les épaisseurs de maçonnerie. Le signal.

Au-dessus d'eux, la clameur de la populace monta d'un cran, un rugissement humain qui semblait vouloir arracher le velarium de soie pourpre protégeant les sénateurs du soleil de plomb. Marcus leva les yeux vers les trappes de bois qui punctuaient le plafond de la galerie. Des filets de lumière poussiéreuse descendaient des arènes, révélant la danse des particules de cendre dans l'air saturé de soufre.

Le premier combat venait de s'achever. Marcus l'imaginait sans peine : un rétiaire de chair et d'os déchiqueté par un mirmillon à vapeur, une carcasse de fer blanc crachant des étincelles sur le sable ensanglanté. La foule n'avait plus de goût pour la fragilité humaine ; elle exigeait le fracas du métal contre le métal, le gémissement des membrures qui cèdent et l'explosion des chaudières qui vaporise les vaincus.

« Préparez l'élévateur ! » commanda le préfet des machines, un homme gras dont la toge de lin était maculée de taches d'huile.

Marcus saisit le levier de commande du Lion. Le métal était brûlant, mais il ne recula pas. Il sentait la fréquence de résonance qu'il avait secrètement introduite dans le balancier principal. Un léger tremblement, presque imperceptible, qui parcourait l'ossature de la bête. C'était la note de mort, le sifflement de vapeur qui, une fois libéré sous la loge impériale, entrerait en sympathie avec les structures de cristal de la *Domus Aurea* miniature que Néron s'était fait construire au centre de l'amphithéâtre.

Le Lion commença son ascension. La plateforme de bois grinça sous le poids des trois tonnes de laiton et d'acier. Marcus restait debout sur le plateau, dissimulé derrière la crinière de fils de cuivre de l'automate. À mesure qu'ils montaient, l'air devenait plus léger, mais plus chargé de l'odeur de la mort. La lumière l'aveugla un instant lorsqu'ils franchirent le niveau de l'arène.

Le spectacle était dantesque. L'arène n'était plus un cercle de sable jaune, mais une fosse de bitume noirci, jonchée de débris de ferraille et de membres humains calcinés. Au centre, sur un piédestal de marbre et de verre, Néron siégeait. L'Empereur de Suie portait une couronne de laurier faite d'engrenages d'or, et ses yeux, cernés par la fatigue et la démence, brillaient d'une lueur fiévreuse derrière ses lorgnons d'émeraude. Il tenait à la main une télécommande de bronze, un sceptre de fils et de boutons qui lui permettait de régenter les massacres à sa guise.

La foule se tut lorsque le Lion de Laiton apparut. La bête était magnifique et terrible. Ses yeux étaient deux rubis bruts derrière lesquels brûlaient des veilleuses au naphte. De ses naseaux s'échappaient de longs jets de vapeur blanche qui se dissipaient lentement dans l'air étouffant.

Marcus sauta au sol, s'effaçant dans l'ombre d'un pilier, les mains tremblantes contre sa tunique de laine grossière. Il croisa le regard d'un autre esclave, un membre des « Mains de Graisse », qui tenait une clef à molette de fer forgé dissimulée sous son manteau. Un hochement de tête imperceptible. Le sabotage de la Grande Pompe était imminent. Si le flux d'eau vers les thermes était coupé brusquement, la pression dans les conduits souterrains augmenterait jusqu'à l'explosion, transformant le Colisée en une cocotte-minute géante.

Sur l'arène, un adversaire fut libéré pour le Lion : un colosse de fer, un automate gladiateur haut de trois coudées, armé d'une scie circulaire actionnée par un piston hydraulique. Le duel commença dans un vacarme de fin du monde. Le Lion bondit,

ses griffes d'acier trempé labourant le plastron de l'automate dans une gerbe d'étincelles bleues. Le bruit était celui d'une forge en pleine activité, un martèlement incessant qui résonnait jusque dans la poitrine de Marcus.

Néron riait, debout dans sa loge, gesticulant avec son sceptre mécanique. Il ne voyait pas que le Lion ne se battait pas selon les schémas habituels. Il ne voyait pas que la bête se rapprochait inexorablement de la structure de verre de sa loge, à chaque assaut, à chaque feinte.

Marcus ferma les yeux un instant, ses lèvres murmurant une prière à un dieu qu'il ne connaissait plus, un dieu de feu et de pression atmosphérique. Il compta les battements de son propre cœur, les calant sur le rythme du balancier qu'il avait lui-même usiné dans le secret de son atelier.

Un. Deux. Trois.

Soudain, le son changea. Le rugissement du Lion devint un sifflement aigu, une note si haute qu'elle sembla percer les tympanes de l'assistance. C'était la fréquence de rupture. Le cristal de la loge impériale commença à vibrer, un frisson de lumière qui parcourut les parois transparentes. Néron s'arrêta de rire. Il baissa les yeux vers son sceptre, dont les aiguilles s'affolaient sur les cadrans de nacre.

Au même moment, une secousse tellurique ébranla l'amphithéâtre. La Grande Pompe venait de lâcher. Sous le sable de l'arène, les canalisations de plomb éclataient les unes après les autres. Des geysers d'eau bouillante et de vapeur saturée jaillirent des bouches d'égout, enveloppant les spectateurs des premiers rangs dans un nuage mortel.

Le Lion de Laiton se cabra, ses articulations grinçant sous l'excès de pression. Il n'était plus une machine, il était l'incarnation de la colère de tous ceux qui avaient péri dans les mines de charbon d'Hispanie et les forges de l'Ostie. Dans un dernier effort,

ses pistons de pattes arrière se détendirent avec une puissance de catapulte.

Marcus vit la bête s'élever dans les airs, une masse de métal incandescent fonçant droit vers le trône de l'Empereur de Suie. Le verre explosa en un million de diamants mortels. Le hurlement de Néron fut instantanément étouffé par le mugissement de la vapeur qui s'échappait des entrailles déchirées du Lion.

La structure de l'amphithéâtre craqua de toutes parts. Les blocs de travertin, chauffés à blanc par les incendies souterrains, commençaient à se fendre. Marcus, au milieu du chaos, ramassa une poignée de sable noirci et la serra dans son poing. La suie se mêlait à ses larmes, traçant des sillons clairs sur son visage de charbon. La Ville Éternelle brûlait enfin, non pas du feu des dieux, mais de la rage de ses propres machines.

Il tourna le dos à l'arène et s'enfonça dans les galeries qui s'effondraient, cherchant le chemin de la sortie, là où l'air, bien que chargé de fumée, n'aurait plus jamais le goût de l'esclavage. Derrière lui, le fracas du laiton contre la pierre marquait la fin d'un monde, tandis que le sang de Jupiter, ce charbon liquide et brûlant, continuait de couler dans les veines d'une Rome qui n'était plus qu'un immense sarcophage de métal hurlant.

Chapitre 11

Le Cri du Lion

L'air n'était plus qu'une haleine de forge, une vapeur grasse qui collait aux tuniques de lin et poissait les visages de la multitude. Dans les entrailles de l'amphithéâtre, là où le soleil ne jetait que des lames de lumière rousse à travers les grilles de fer forgé, Marcus sentait le battement du charbon. Ce n'était pas le pouls d'un homme, mais celui, saccadé et lourd, des pistons qui s'agitaient sous le sable de l'arène. Il posa ses mains calleuses, noires de ce lubrifiant fétide extrait des entrailles de la terre, sur le flanc de la bête. Le Lion de laiton frémissait. Sous sa carapace de plaques rivetées, les engrenages de bronze chantaient une plainte de frottements et de vapeur comprimée. Chaque jointure suintait une huile sombre, semblable à un sang de bitume, qui venait mourir sur le sol de pierre.

Marcus ne regardait pas la foule. Il n'entendait que le sifflement des soupapes. Ses doigts, dont les ongles étaient fendus par le maniement des clefs et des leviers, cherchèrent la petite valve de décharge, dissimulée derrière la crinière de fils de cuivre. C'était là, dans ce repli de métal brûlant, qu'il avait logé son hérésie. Une modification infime de l'arbre à cames, un limage précis des ailettes de la turbine centrale. Il savait que le métal, tout comme l'esclave, possédait un point de rupture, une note précise où la structure refuse de plier et préfère voler en éclats.

Soudain, le grand treuil de bois de chêne grinça. Les chaînes de fer, massives, se tendirent dans un fracas de tonnerre. La herse s'éleva, dévoilant l'arène inondée d'une lumière crue, aveuglante. Marcus poussa le levier de marche. Le Lion s'éveilla. Un rugissement, né de la détente brutale d'un jet de vapeur dans un cornet de bronze, déchira l'espace. La machine s'élança, ses pattes de métal martelant le sable noirci avec une régularité terrifiante.

En haut, dans la loge impériale, Néron attendait. Le tyran n'était plus qu'une silhouette de pourpre et d'or, enchâssée derrière un immense mur de cristal d'Alexandrie, une prouesse de transparence qui le protégeait de l'odeur du peuple et de la chaleur des machines. À son flanc, un appareil de cuivre, relié à sa poitrine par des tubes de cuir souple, soufflait un air filtré et frais dans ses poumons gâtés par les fumées de la ville. C'était le poumon d'Héron, une merveille de mécanique qui permettait à l'Empereur de respirer là où les autres étouffaient.

Marcus s'avança jusqu'au bord de l'ombre, restant dans la gueule du couloir de service. Il sortit de sa ceinture une petite tige d'acier, un diapason de sa propre facture. Il savait que le lion, en atteignant sa pleine vitesse de rotation, allait générer une vibration harmonique. Si cette vibration rencontrait la fréquence de la tige, le son ne serait plus un simple bruit, mais une onde de choc, un cri capable de briser la pierre.

Le Lion de laiton décrivait des cercles dans l'arène, broyant sous ses griffes de fer les condamnés que l'on avait jetés en pâture à sa fureur mécanique. La vapeur s'échappait de ses flancs en jets pressurisés, créant un brouillard de suie autour de lui. La foule hurlait, une masse de chair en délire, fascinée par la danse du métal et de la mort. Marcus ferma les yeux. Il écouta le chant de la turbine. Il attendit que le sifflement devienne aigu, presque imperceptible à l'oreille humaine, une plainte qui faisait grincer les dents.

C'était le moment.

Il frappa la tige d'acier contre la paroi de travertin. Le son qui en résulta fut d'abord faible, une note pure et cristalline qui sembla flotter au-dessus du fracas des pistons. Puis, par un phénomène de sympathie physique que seul un homme ayant passé sa vie dans le ventre des machines pouvait comprendre, le Lion répondit. Le sifflement de la vapeur changea de ton. Il devint un hululement strident, une fréquence de résonance qui fit vibrer les os de Marcus et trembler les dalles sous ses pieds.

Dans la loge impériale, le mur de cristal commença à chanter. Une vibration invisible parcourait la paroi transparente. Néron, intrigué, posa une main gantée sur le verre. Il sentit le frémissement. Ce n'était plus une fête, c'était une attaque. Le son monta encore, devenant une torture, un déchirement qui semblait vouloir arracher le ciel de ses gonds.

Soudain, le cristal d'Alexandrie, ce rempart de transparence insolente, se raya d'une fêlure unique, fulgurante, qui le traversa de part en part. Un instant de silence suspendu suivit, un battement de cœur où le monde sembla s'arrêter de tourner. Puis, avec le bruit d'un glacier qui s'effondre, la paroi vola en un million d'éclats. Des lames de verre, acérées comme des glaives, plurent sur la cour impériale.

Mais le pire était ailleurs. L'onde de choc, portée par l'air comprimé, frappa de plein fouet l'appareil respiratoire de l'Empereur. Le poumon artificiel, ce délicat assemblage de soufflets de soie et de soupapes d'argent, entra en surcharge. Les pistons internes, désynchronisés par la vibration, s'emballèrent. Un sifflement de vapeur furieuse s'échappa des tubes de cuir. Néron porta les mains à sa gorge, ses yeux s'injectant de sang alors que la machine, au lieu de lui donner la vie, commençait à lui injecter de l'air brûlant et des vapeurs de charbon directement dans les bronches.

Le Lion, au centre de l'arène, explosa. Non pas d'une déflagration de feu, mais d'une rupture de ses propres entrailles. Les plaques de laiton sautèrent, les rivets volèrent comme des balles de fronde, et une colonne de vapeur noire s'éleva vers le velum, obscurcissant le soleil. Le mugissement de la vapeur qui s'échappait des entrailles déchirées du Lion étouffa instantanément le cri de Néron, dont le corps s'effondrait dans les débris de verre et de pourpre.

La structure de l'amphithéâtre craqua de toutes parts. Les blocs de travertin, chauffés à blanc par les incendies souterrains qui alimentaient les chaudières de l'arène,

commençaient à se fendre sous l'effet des contraintes mécaniques libérées. Les canalisations de plomb fondu éclataient, déversant des torrents de métal liquide dans les galeries inférieures.

Marcus, au milieu du chaos, ne bougeait pas. Il regardait les spectateurs fuir, leurs toges blanches souillées par la suie qui tombait du ciel comme une neige de deuil. Il ramassa une poignée de sable noirci, ce mélange de poussière de fer et de charbon, et la serra dans son poing. La suie se mêlait à ses larmes, traçant des sillons clairs sur son visage de charbon, révélant la peau d'un homme qui n'était plus un rouage, mais un artisan de la ruine.

La Ville Éternelle brûlait enfin, non pas du feu des dieux, mais de la rage de ses propres machines. La puissance de Rome, bâtie sur le sang et la vapeur, se retournait contre elle-même. Les thermes allaient bouillir, les palais s'effondrer sous le poids de leurs propres engrenages, et le fer redeviendrait poussière.

Il tourna le dos à l'arène et s'enfonça dans les galeries qui s'effondraient, cherchant le chemin de la sortie, là où l'air, bien que chargé de fumée, n'aurait plus jamais le goût de l'esclavage. Derrière lui, le fracas du laiton contre la pierre marquait la fin d'un monde, tandis que le sang de Jupiter, ce charbon liquide et brûlant, continuait de couler dans les veines d'une Rome qui n'était plus qu'un immense sarcophage de métal hurlant.

Chapitre 12

L'Insurrection de Vapeur

Le sol de l'Amphithéâtre Flavien ne tremblait plus ; il pulsait, telle la carotide d'un géant fiévreux. Sous les dalles de travertin, les entrailles de Rome — ce labyrinthe de tubulures de cuivre et de chaudières cyclopéennes — rendaient un râle d'agonie. Marcus, tapi dans l'ombre de la galerie des fauves, sentait la morsure du métal brûlant à travers ses semelles de cuir bouilli. L'air était saturé d'une brume huileuse, un mélange de sueur humaine, de graisse de baleine et de charbon pulvérisé qui collait aux poumons comme une onction funèbre.

Dans l'arène, le spectacle n'était plus à la gloire de Mars, mais à celle de Vulcain. Les *Bestiae Mechanica*, ces prodiges d'horlogerie et de violence, s'étaient figées. Le grand lion de laiton, dont les flancs laqués de rouge impérial luisaient sous le soleil de midi, émit un sifflement aigu, une note cristalline qui déchira le vacarme de la foule. C'était la fréquence. Le signal que Marcus avait gravé, dent par dent, sur le pignon central de la bête.

Soudain, le mécanisme de verrouillage des mâchoires du lion céda dans un fracas d'enclume. La bête ne rugit pas ; elle expulsa un jet de vapeur surchauffée qui faucha le premier rang des prétoriens. Le laiton commença à saigner. Un lubrifiant noirâtre, chauffé à blanc, s'écoulait des jointures des pattes, traçant des sillons fumants sur le sable de l'arène. Ce fut le signal de la rupture.

Partout dans les souterrains, les « Mains de Graisse » s'activèrent. Des esclaves, dont les visages n'étaient plus que des masques de suie et de haine, empoignèrent des clefs à crémaillère massives. Ils ne frappaient pas les hommes, ils frappaient les jointures. Ils brisaient les soupapes de sécurité de la Grande Pompe. Le cri du métal torturé

monta des profondeurs, un mugissement de ferraille qui fit taire les cinquante mille spectateurs de l'amphithéâtre.

Dans la loge impériale, Néron se leva. Sa silhouette, drapée dans une soie pourpre si fine qu'elle semblait liquide, était enchâssée dans une cuirasse de laiton poli, un exosquelette motorisé qui devait lui donner la stature d'un dieu. Mais le dieu chancelait. Les manomètres incrustés dans son plastron s'affolaient, leurs aiguilles de platine oscillant violemment vers la zone écarlate. La chaleur montait. Il sentit l'odeur de sa propre peau commençant à roussir sous le métal.

— Arrêtez cette machine ! hurla l'Empereur, sa voix n'étant plus qu'un glapissement étouffé par le ronflement des pistons.

Mais il n'y avait plus de machines à arrêter, car Rome elle-même était devenue la machine, et elle s'emballait. Le lion de laiton, libéré de ses chaînes logiques, bondit vers la loge impériale. Ses griffes d'acier trempé s'ancrèrent dans le marbre des gradins, pulvérisant les bas-reliefs célébrant les victoires de la dynastie. Les sénateurs, vêtus de leurs toges de lin blanc, s'enfuirent comme des colombes effrayées, mais leurs pas étaient alourdis par la panique et la suie qui pleuvait désormais du ciel.

Marcus sortit de l'ombre. Il tenait dans sa main une simple barre de fer, un levier de commande qu'il avait arraché à la console de régulation. Autour de lui, ses frères de misère émergèrent des trappes de service. Ils ressemblaient à des démons nés de la forge, leurs corps luisants de cambouis, leurs yeux brûlants de la clarté froide de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

— Regardez-le, murmura Marcus, la voix rauque de poussière. Regardez le soleil se coucher dans le ventre de la bête.

Un craquement sourd, semblable à un coup de tonnerre souterrain, ébranla l'édifice.

La Grande Pompe venait de céder. L'eau des thermes, transformée en vapeur sous une pression dépassant l'entendement, chercha une issue. Elle la trouva dans les canalisations de bronze qui ornaient les murs du Colisée. Les tuyaux éclatèrent comme des veines trop pleines, projetant des éclats de métal et des jets d'eau bouillante sur la foule en délire. Le travertin se fendit. Des geysers de vapeur blanche s'élevèrent entre les gradins, transformant l'amphithéâtre en une immense étuve où les cris des mourants se perdaient dans le sifflement des soupapes rompues.

Néron tenta de fuir. Mais sa cuirasse, ce chef-d'œuvre de technologie, était devenue son sarcophage. Les articulations hydrauliques, grippées par la chaleur et la limaille, se bloquèrent. Il tomba à genoux, prisonnier de son propre orgueil de laiton. La pourpre de sa tunique commença à fumer, brunissant contre le métal porté à incandescence. Il griffait le cristal de sa loge, ses doigts laissant des traces de graisse brûlée sur la paroi transparente, tandis qu'en bas, le lion mécanique déchiquetait les derniers gardes avec une précision mathématique.

L'insurrection n'était pas un cri, c'était un rythme. Le choc des marteaux contre les pistons. Le martèlement des pieds des esclaves sur les passerelles de fer. Marcus monta vers la loge, marchant avec une lenteur de spectre à travers le chaos. Il ne voyait plus les hommes, il ne voyait que les vecteurs de force, les points de rupture, l'élégance brutale de la destruction.

Lorsqu'il parvint devant l'Empereur, Néron ne ressemblait plus à l'homme qui avait voulu rebâtir Rome en verre et en acier. Il n'était plus qu'une créature gémissante, enfermée dans une armure qui cuisait sa chair. Ses yeux, injectés de sang, rencontrèrent ceux de l'esclave-mécanicien. Marcus ne ressentit ni haine, ni joie. Juste la satisfaction de l'artisan devant une pièce enfin ajustée.

— La logique de l'engrenage, César, dit Marcus d'une voix calme qui sembla porter au-dessus du fracas. Si une pièce frotte trop longtemps, elle finit par mettre le feu à l'édifice.

Il leva sa barre de fer et frappa le raccord principal de l'exosquelette impérial. Le choc brisa la vanne de décharge. Un nuage de vapeur opaque enveloppa les deux hommes. Dans le brouillard brûlant, on entendit le hurlement final de l'Empereur de Suie, un son qui ne tenait plus de l'humain, mais du métal que l'on torture sur l'enclume.

Le Colisée explosa alors véritablement. Non pas une déflagration de poudre, mais une rupture structurelle totale. Les fondations, minées par la pression hydraulique et la chaleur extrême, s'affaissèrent. Les arches de pierre, qui avaient survécu à tant de siècles, se brisèrent sous le poids des machines qu'elles étaient censées abriter. Des tonnes de métal, de marbre et de corps furent précipitées dans les abîmes de la terre.

Marcus se laissa glisser dans le chaos des galeries qui s'effondraient. Il ne cherchait pas à survivre, il cherchait la fin du cycle. La suie se mêlait à ses larmes, traçant des sillons clairs sur son visage de charbon, révélant la peau d'un homme qui n'était plus un rouage, mais un artisan de la ruine.

La Ville Éternelle brûlait enfin, non pas du feu des dieux, mais de la rage de ses propres machines. La puissance de Rome, bâtie sur le sang et la vapeur, se retournait contre elle-même. Les thermes allaient bouillir, les palais s'effondrer sous le poids de leurs propres engrenages, et le fer redeviendrait poussière.

Il tourna le dos à l'arène et s'enfonça dans les galeries qui s'effondraient, cherchant le chemin de la sortie, là où l'air, bien que chargé de fumée, n'aurait plus jamais le goût de l'esclavage. Derrière lui, le fracas du laiton contre la pierre marquait la fin d'un monde, tandis que le sang de Jupiter, ce charbon liquide et brûlant, continuait de couler dans les veines d'une Rome qui n'était plus qu'un immense sarcophage de métal hurlant.

Chapitre 13

Cendres et Rouille

La voûte de pierre cracha Marcus dans un monde qu'il ne reconnaissait plus. Il émergea des entrailles de la terre par une bouche d'égout dont la grille de fer avait fondu, se tordant comme une main de supplicé cherchant à agripper le ciel. L'air, s'il méritait encore ce nom, n'était qu'une soupe épaisse de soufre, de suie et d'huile vaporisée qui brûlait ses bronches à chaque inspiration. Il s'appuya contre le fût d'une colonne de marbre cannelé, mais retira sa main aussitôt : la pierre était brûlante, imprégnée de la chaleur résiduelle des incendies souterrains qui dévoraient encore les fondations de la cité.

Rome ne hurlait plus. Le fracas des pistons, ce battement de cœur mécanique qui avait rythmé chaque seconde de son esclavage, s'était tu. À la place régnait un silence de sépulcre, seulement troublé par le gémissement du métal qui refroidit et le craquement sec des tuiles se brisant sous l'effet de la rétractation thermique. Marcus laissa ses yeux errer sur le panorama apocalyptique de la Suburra. Les insulae, ces hautes demeures de bois et de brique où s'entassaient les miséreux, n'étaient plus que des squelettes calcinés. Les échafaudages de la Domus Aurea, cette folie de verre et d'acier que Néron érigeait à la gloire de sa propre démesure, s'étaient effondrés en un enchevêtrement grotesque de poutrelles tordues, semblables aux côtes d'un léviathan échoué.

Il commença à marcher, ses caligae de cuir clouté écrasant une couche de cendres grises aussi fine que de la farine. Ses mains, ces outils de chair qu'il avait cru devenir des extensions de la machine, tremblaient. Le cambouis s'était incrusté si profondément dans les sillons de sa peau qu'il doutait que l'eau du Tibre, désormais noire et visqueuse, puisse jamais l'en laver. Il passa devant les restes d'un automate

prétorien. La machine, haute de huit pieds, gisait sur le flanc, sa cuirasse de laiton éventrée par l'explosion de sa chaudière dorsale. Un liquide noirâtre, mélange d'eau bénite et de lubrifiant, s'écoulait encore de ses articulations inertes, formant une mare irisée sur le pavé de basalte. Marcus fixa l'optique de cristal brisée du colosse ; il n'y vit que le reflet de sa propre ruine.

Où était l'Empereur de Suie ? Néron, l'architecte de ce cauchemar, s'était-il dissous dans la vapeur blanche lorsque la Grande Pompe avait rendu l'âme ? Marcus se souvenait du rugissement final, de cette note pure et stridente qu'il avait lui-même accordée dans les entrailles du lion de laiton. La fréquence de résonance avait agi comme un venin. Elle s'était propagée à travers les tuyauteries de cuivre, faisant vibrer les soupapes, hurlant dans les conduits, jusqu'à ce que le cristal de la loge impériale n'éclate en un million de poignards de lumière. Il imaginait Néron, drapé dans sa toge de soie ignifugée, étouffé par la vapeur qu'il chérissait plus que son peuple, ses poumons se changeant en verre sous la chaleur de son propre orgueil. L'homme qui voulait transformer Rome en une horloge éternelle n'était plus qu'un rouage brisé parmi les décombres.

Marcus traversa ce qui fut autrefois le Forum. Les statues des anciens dieux, ceux de pierre et de vertu, gisaient décapitées par la chute des poutres de fer. Il vit un groupe de survivants, des silhouettes spectrales vêtues de loques de lin roussies, qui fouillaient les décombres sans conviction. Ils ne se battaient pas, ils ne pillaient pas. Ils erraient simplement, hébétés par la fin brutale d'un monde qui les avait broyés. L'un d'eux croisa son regard, mais n'y vit rien. L'esclave et le citoyen étaient désormais égaux devant la cendre.

Il monta vers les hauteurs du Janicule, fuyant la chaleur étouffante des vallées où les incendies de charbon couvaient encore sous les débris. Ses muscles hurlaient, ses articulations, habituées aux mouvements répétitifs de la forge, protestaient contre cette marche irrégulière sur un sol instable. Chaque pas était une conquête sur la fatigue, chaque souffle une victoire sur le poison qui lui sciait la gorge. Il se sentait

étrangement léger, comme si le poids des chaînes invisibles qu'il portait depuis sa naissance s'était évaporé avec la vapeur de la veille.

Lorsqu'il atteignit le sommet de la colline, il se retourna. Rome s'étendait à ses pieds, un immense chaudron de métal et de pierre d'où s'élevaient de longues colonnes de fumée noire, s'étirant vers le ciel comme les doigts d'un titan enterré vivant. Les thermes impériaux, jadis joyaux de la technologie héronienne, n'étaient plus que des cratères fumants. Le grand cirque n'était qu'un anneau de fer noirci. La Ville Éternelle avait cessé de battre le fer ; elle n'était plus qu'une forge éteinte.

C'est alors que l'horizon commença à changer. À l'orient, par-delà les collines d'Albe, une lueur pâle et incertaine perça le rideau de fuligine. Ce n'était pas l'éclat orangé et furieux des incendies, mais la lumière froide et honnête de l'aube. Marcus retint sa respiration. Le soleil, cet astre que les machines de Néron avaient cherché à occulter par leurs fumées perpétuelles, se levait enfin.

Les premiers rayons frappèrent les nuages de vapeur qui stagnaient sur le Tibre, les transformant en une mer d'or liquide. La lumière descendit lentement sur les ruines, révélant la nudité de la pierre et la fragilité du laiton. Elle caressa les visages des morts et les mains des vivants. Marcus leva ses propres mains, les tournant vers la clarté naissante. Le noir du charbon ne s'effaçait pas, mais sous la croûte de graisse et de suie, il sentit la chaleur du jour, une chaleur qui ne devait rien aux fourneaux ou aux pistons. C'était une chaleur ancienne, celle de la vie qui persiste malgré les engrenages du destin.

Il n'y avait plus de "Mains de Graisse", plus de factions, plus de maîtres. Le secret qu'il avait caché dans le cœur de la machine était désormais inutile, car la machine elle-même était morte. Il était libre, mais c'était une liberté amère, celle du dernier témoin d'un monde qui s'était dévoré lui-même. Il se demanda si, quelque part sous ces décombres, un autre esclave ne ramasserait pas un morceau de cuivre pour tenter de reconstruire un outil, ou si l'homme apprendrait enfin à vivre sans le secours du

feu prisonnier.

Un vent léger s'éleva, dispersant les dernières traînées de fumée. Pour la première fois depuis des années, Marcus perçut l'odeur de la terre humide et de l'herbe calcinée, un parfum de vie sauvage reprenant ses droits sur l'odeur rance du lubrifiant. Il ne savait pas où il irait. Il n'avait ni famille, ni foyer, ni nom au-delà de celui que ses propriétaires lui avaient donné. Mais il possédait ses mains, et pour la première fois, elles ne serviraient pas à nourrir le monstre de métal.

Il commença à descendre le versant opposé à la ville, tournant définitivement le dos à la cité de fer. Derrière lui, Rome n'était plus qu'un amas de scories refroidies sous le soleil triomphant. Devant lui, le monde était vaste, silencieux et vide. Marcus marcha vers l'horizon, un homme de chair marchant dans un matin de rouille, laissant derrière lui le siècle du laiton pour entrer, d'un pas lent et assuré, dans le silence de l'histoire.

FIN

Merci d'avoir lu "Quand le Laiton saigne"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)